

5.- ELS SOCIS ESCRIUEN PELS SOCIS

SAINT COME ET SAINT DAMIEN, PATRONS DES MEDECINS

per Margaretta Modig, dr. pharm.

Que signifie le mot saint? Nous pouvons caractériser ainsi un homme qui s'est fait connaître par la pureté de sa vie et par l'élevation de ses pensées, sans qu'il soit pour autant nécessaire de lui attribuer une conviction religieuse particulière. Dans le catholicisme, les saints forment encore des centres d'action religieuse, de leur vie, de leur personnalité et même de leur dépouille mortelle, se dégagent des émanations vivifiantes et salutaires. Le culte des saints n'est cependant pas propre à la religion chrétienne. L'idée que certains hommes soient des élus, des saints, remonte très loin dans le temps.

L'Eglise n'a jamais douté de l'existence d'une puissance supérieure, pouvant apporter aux malades la révélation des remèdes appropriés ou la guérison immédiate de leurs maux. Elle s'est par conséquent contentée de remplacer les anciens dieux de la Médecine, tels qu'Asclépios, par des martyrs chrétiens. Tandis que la plupart des martyrs poursuivaient l'oeuvre des dieux locaux de la Médecine, un petit nombre d'entre eux ont pu endosser la succession des plus vénérés et des plus renommés d'entre ces dieux anciens. Les deux martyrs Saint Côme et Saint Damien semblent largement porteurs d'un tel héritage.

De même que la plupart des mythes sacrés, la légende de ces deux saints a connu une longue histoire. La Société des Bollandistes à Bruxelles, une société jésuite, a publié le recueil Acta Sanctorum quotquot orbe coluntur qui recense tous les saints de la terre. Le tome I parut en 1643 et le tome LXVII en 1940, l'ouvrage, toutefois non encore achevé, constitue une source importante.

Les jumeaux de Théodore

Les frères jumeaux Saint Côme et Saint Damien naquirent et endurèrent le martyre à Egée en Cilicie, en Asie Mineure. Leur mère s'appelait Théodore, leurs trois frères Antimus, Leontius et Euprepious. La famille appartenait à la colonie arabe chrétienne d'Egée, où se trouvait un temple célèbre d'Asclépios. La croyance en Asclépios était si forte que l'on continua à l'adorer encore longtemps après la victoire du christianisme. Saint Côme et Saint Damien étaient certainement des médecins de bonne famille. A cette époque, les Arabes avaient plus de connaissances en médecine que les autres peuples. Ils suivaient l'enseignement d'Hippocrate et connaissaient son éthique de médecin. Selon la vieille tradition chrétienne, ils exerçaient leur profession de médecin missionnaire sans se faire payer. On les appelait aussi en grec anagyres, c'est-à-dire ceux qui aident sans argent. C'est du Saint Esprit qu'ils tenaient leur pouvoir de guérir toutes les maladies des hommes et des animaux.

Au cours de leurs pérégrinations, ils tombèrent sur le proconsul romain Lysias, sous le règne de l'empereur Dioclétien, 243-316. Lorsque Lysias les fit enchaîner et jeter à la mer pour avoir refusé de sacrifier aux dieux, un ange vint à la rescoufle. On les plaça alors sur un bûcher mais le feu ne les consuma pas, on fit crucifix, on les lapida, on les transperça de flèches, mais en vain. Lysias, effrayé, ordonna alors le décapitation. Le 27 septembre 287 apr. J.-C. est considéré comme le jour anniversaire de la mort des deux frères. Ils furent enterrés dans la même tombe et on commença à les adorer au 5^e siècle, où des églises leur furent également consacrées, à Jérusalem, en Egypte et en Mésopotamie. Les connaissances que nous avons sur Saint Côme et Saint Damien sont fondées sur trois chapitres de Acta Quarta Sanctorum - I. Leur vie; II. Le martyre; III. Miracles post mortem.

La jambe noire

"Le miracle de la jambe noire" est le plus connu. Un sacristain, serviteur de l'église, avait une jambe rongée par la gangrène. Un Maure venant à mourir à proximité de l'église, les saints commencèrent par amputer la jambe du sacristain sous le genou pour y transplanter ensuite l'une des jambes, devenue noire, du Maure, qui s'y adapta parfaitement. On trouva plus tard, lors d'une inspection de la tombe du Maure, la jambe blanche, en échange.

Lorsqu'au Moyen Age de nombreuses catégories d'artisans commencèrent à s'organiser en corporations, ceux-ci choisirent pour patrons Saint Côme et Saint Damien. Ils semblaient avoir été très prisés, car les médecins, chirurgiens, barbiers, dentistes, apothicaires, droguistes, coiffeurs et baigneurs considéraient tous les saints jumeaux comme leurs patrons. Appelés en outre par les marins en détresse, ils pouvaient apparaître pour apporter leur secours aux malheureux.

Les attributs

Sur la peinture de Roger van der Weyden "Madone-Médicis" (env. 1450), les deux frères sont représentés l'un en médecin, l'autre en chirurgien. L'artiste a voulu souligner par les habits leurs positions réciproques au sein de la médecine. Saint Côme, médecin de formation universitaire, "Chirurgien de robe longue", porte l'habit universitaire, - et Saint Damien, chirurgien, "Chirurgien de robe courte", un habit court; on voit souvent sur les peintures Saint Côme une marche au-dessus de son frère, ce qui fait davantage ressortir la différence. Les attributs représentatifs des deux professions sont, pour le médecin, l'urinal et une ordonnance; pour le chirurgien une spatule à laquelle s'est ajoutée par la suite un pot d'onguent. Plus tard, lorsque furent créées les pharmacies, Saint Damien devint le patron des pharmaciens et ceux-ci s'approprièrent les attributs (spatule et pot d'onguent) utilisés auparavant par les médecins dans l'exercice de leur profession. Le sommet de la représentation artistique de ces deux saints peut être admiré sur une fresque du couvent de Saint Marc à Florence, peint en 1445 env. par le peintre et moine dominicain Fra Angelico (1387-1455) ou par l'un de ses élèves. Saint Côme et Saint Damien étaient les patrons de la famille Médicis et les six boules figurant dans leurs armoiries ont été interprétées comme représentant des pilules.

La Bohème et les pays Nordiques

Nulle part le culte de ces saints n'a été aussi enraciné qu'en Bohème. Le sceau de la faculté de médecine de l'université Carolinum à Prague, sur lequel figuraient, entre 1369 et 1918, les deux saints, en était l'une des expressions. Le sceau de la Société des Pharmaciens de Bohème était orné de leur effigie à partir de 1784. Saint Côme et Saint Damien sont les seuls saints orientaux à appartenir au canon de la messe romaine.

Ces deux martyrs anciens, Saint Côme et Saint Damien, étaient fêtés le jour de leur martyre et non celui de leur naissance.

Dans le calendrier des saints ils sont fêtés le 27 septembre, et jusqu'à sa modernisation récente, notre propre calendrier en portait témoignage, puisque le nom de ce jour était Damien.

Relief dans le Vieux Stockholm

Dans l'entrée de l'immeuble faisant l'angle de Svartmangatan et de Kindstugogatan, au numéro 18 de cette dernière, dans le vieux Stockholm, se trouve un relief, depuis longtemps connu sous le nom du "Feu", qui est également le nom de l'immeuble. Ce relief (71x31

cm.), en grès, représente deux personnages stylisés, agenouillés de part et d'autre d'un feu, l'un en froc et l'autre, barbu, vêtu d'un bel habit brabançon. A l'angle gauche, on trouve en creux un paraphe entouré des lettres H et Q. A l'angle droit, on peut lire l'année 1558. Lors d'une restauration en 1878, il fut amené de la porte cochère à sa place actuelle à droite dans l'entrée. Les lettres H et Q désignent Henrik Quant, barbier vivant dans l'immeuble à la fin des années 1550. Le motif se réfère à l'histoire des patrons des barbiers, Saint Côme et Saint Damien, tels que les voyaient Maître Enrik, avec représentation des habits typiques de l'époque. Récemment arrivé de Rostock, Maître Enrik était peut-être en cachette catholique, de son activité de barbier seules quelques notations subsistent. On sait seulement avec certitude qu'il fut appelé par Gustave Vasa le 25 février 1552.

Dans le reste de la Suède, il reste peu de traces du culte de ces saints. Dans l'église de Ed dans la commune de Sollentuna en Uppland, on a découvert, lors d'une restauration en 1917, une fresque d'Albertus Pictor (env. 1440-1510), qui était peut-être le plus grand peintre d'église de la dernière partie du moyen âge. Fidèle à ses habitudes, il a utilisé comme modèle des gravures sur bois de Biblia Pauperum et des estampes du monogrammatiste E.S. Meister. Sur la paroi sud, les saints jumeaux sont représentés en bonnets noirs, portant l'épée. L'un des deux porte à la main droite un objet qui pourrait être un urinal, l'autre, à la main gauche, une boîte qui pourrait éventuellement être un pot d'onguent.

Lorsque l'archevêque Eskil inaugura le maître-autel de la cathédrale de Lund le 1/9 1145, des reliques de différents martyrs y furent enchassées, parmi lesquelles celles de Saint Côme et de Saint Damien. Ces reliques furent enlevées lors de l'introduction de la Réforme en Suède en 1527, mais le registre des reliques est conservé.

Lorsque Sten Sture l'Ancien souhaita aménager une chapelle consacrée à Saint Georges dans Storkyrkan à Stockholm, il voulait y incorporer des reliques notamment de Saint Côme et de Saint Damien, ce qui fut accordé par la curie du Saint-Siège. N'ayant pu identifier de manière sûre les inscriptions sur les restes miraculeux enveloppés de coton et de drap d'or, on ne sait pas avec certitude si celles de nos deux saints sont vraiment arrivées à Stockholm.

Parmi les autres traces importantes, nous avons un chapiteau de portail de la tour de l'église de Dalhem du 14e siècle, qui représente des personnages munis d'attributs se référant probablement à la légende des deux saints. Il existe en outre, surtout en Scanie, des documents qui montrent que Saint Côme et Saint Damien ont joué un rôle important avant la Réforme.

Une représentation de Saint Côme et de Saint Damien, d'après Holbein le Jeune, a été largement connue et répandue dans les pays nordiques, puisqu'elle illustrait le chapitre I, Sur les médecins et les médicaments, du fameux ouvrage historique d'Olaus Magnus, Historia de gentibus septentrionalibus ou Histoire des peuples Nordiques, écrit à Rome et publié en quatre tomes en 1555.

En ce qui concerne les autres pays Scandinaves, c'est surtout au Danemark que l'on peut trouver des expressions intéressantes du culte de Saint Côme et de Saint Damien.

Tempus fugit

Le deuxième voyage important de Saint Anschaire à Björkö en 852 marque la naissance de notre église chrétienne suédoise.

Exactement 1100 ans plus tard, la loi sur l'entièvre liberté des cultes fut promulguée dans notre pays. Le temps passe et la pensée évolue, mais les saints médecins, Saint Côme et Saint Damien, veillent toujours sur nous, ou pour citer Viktor Rydberg dans son poème

"L'hypocondre": ...Il est en Damien, comme l'île rocheuse nourrit son triste troupeau de frères lépreux...

NOTA: La Dra. Margareta Modig - *Glasyrganden*, 2-24014- Veberod, (Suecia) - Suecia pot proporcionar als nostres socis interessats en els Sants Cosme i Damia informació referent als següents gravats que no podem reproduir per raons obvies: 1.- Ícone grecuc del 17è segle, *Musée des Icônes*, Recklinghausen 2.- *Portrait de Saint Côme et de Saint Damien de 1743*, *Musée de la Pharmacie Kőszeg* 3.- *François Angelico ou l'un de ses élèves, "Le miracle de la jambe noire"*, 15è segle 4.- *Relief en grès, Kindsguggatan 18, Stockholm* 5.- *Saint Côme et Saint Damien dans Historia de gentibus septentrionalibus d'Olaus Magnus*.

DIVULGACIÓ DE LA HISTÒRIA DELS APOTECARIS I APOTECÀRIES, FARMÀCIES I FARMACÈUTICS A CATALUNYA.

- El nom d'un apotecari l'obelisc de la plaça del Pedró, a Barcelona - R. Jordi

En la coneguda plaça del Pedró, de la ciutat de Barcelona, plaça que està situada en el lloc on s'ajunten els carrers del Carme i de l'Hospital, davant mateix de l'església de Sant Llàtzer⁶⁰ que durant el segle XIV van posar sota l'advocació de Sant Llàtzer (el nou patró dels leprosos), actualment en fase de restauració, hi ha l'obelisc dedicat a Sta. Eulàlia, patrona de la ciutat de Barcelona que, erigit el 1687, i destruït el 1936 durant la guerra civil, venia a substituir el que s'havia erigit primerament l'any 1673.⁶¹

Les notícies que es tenen sobre l'origen d'aquest monument a Santa Eulàlia estan reflectides en el Dietari del Consell de Cent Barceloní. Així, es llegeix que el 14 de setembre de 1672, "a les cinc de la tarda es posà la primera pedra en la piràmide se feu devant lo fossar del Hospital dels masells de Sant Llàtzer, lo qual lloc s'anomenava Pedró per haver-hi en lo mitg de la dita plassa, o devant de hont se farà la dita piràmide, un pedró en la forma està en lo marge del present full⁶², lo qual se tenia i se té per cosa certa que fonch fet i posat lo dit pedró en lo lloch on estave per memòria i en veneració i en veneració de aquell lloch, per quant la gloriosa Santa Eulària, apres de martirizada i feta matar per lo cruel pretor fonch feta posar en una creu, i en exa forma feta posar en dit lloch, lo qual era camp fora los murs de la present Ciutat, y punta dels dos camins reals que caminaren vers los dos portals de la Ciutat, ahont avui sont los carrers del Carme y del Hospital, per a atemorizar als que venien y caminaven per lo camí real de la verdadera fe de Jesucrist Senyor nostre (quens mantinga) y, per ço, se té per cert, y ès tingut en verdadera fe, que dit Padró fonch fet y posat en dit lloch per rahó de la damunt dita causa. Al que moguts de major zel y amor vers la santa gloriosa, considerantles grans obligacions y deutes tenim a la dita santa gloriosa Eulària, tots los ciutadans i demes catalans, los senyors concellers i concell de cent deliberaren que per a que fos mes notori als homens que no era (lo estar allí lo dit Pedró y se tingues mes veneració al dit lloch y fos mes de advertir) se fes lo demunt dita piràmide ab la imatge de dita santa en desobre en senyal y demostració que fonch la dita piràmide exaltada en funebre gloria de dita santa.", continuant-se les obres el dia seguent, dia 15.⁶³ En la construcció de l'obelisc hi intervingueren dos dels més famosos escultors de l'època, Llatzer Tremulles⁶⁴ i Lluís Bonifaç, el Vell (?-1696+)⁶⁵.

L'obelisc fou dissenyat per Tremulles i construït amb jaspi de Tortosa, mentre que l'estatua de Santa Eulàlia fou esculpida per Bonifaci, en marbre de Gènova. Jaume Arnaudies⁶⁶ realitzà el monument ajudat pel manobre Joan Mir i l'argenter Hilari Formaguera executada en bronze platejat la palma i la corona de Sta. Eulàlia. L'obelisc es devia acabar, possiblement, l'any 1673 ja que el 20 de maig de 1674, amb motiu de la processó de les monges carmelites descalces per canviar de lloc el Santíssim Sacrament de l'església vella a la nova, sabem que "la ronda de dita professió es que anà a carrer del Hospital amunt i voltà la imatge de Sancta Eulària que es en lo pàdró".⁶⁷ El monument tenia un caràcter utilitari ja que, a més d'honorar la patrona de la ciutat, a la base s'hi construí una font pública de quatre brolladors.

El cap de l'estàtua de Santa Eulàlia, avui és al Museu d'Història de Barcelona, molt malmés a causa dels estralls fets en el monument i en l'obelisc. Actualment, es pot veure, en una de les cares de la base, una làpida commemorativa amb el nom de tots els protectors de l'obra.

El text és el següent:

"Anno MDCLXXII/ERECTA PYRAMIS /VT FOELICIAVSPICIO/SIC
RELIGIONE /CONSVELUM/RAPHAELIS GIRMOSACIS/CIVIS HONORAT
/GASPARIS SABATER/CIVIS HONORATI/DON JOSEPHI PEGUERA/V
VILANA/PETRI PONS MERCATORIS/JOSEPHIS MARTI MIRO/
PHARMACOP./JOSEPH TORNER SUTORIS/DVERET /AETERNū
CRESCATO.POS/TERESIN MONVMNTū/EULALIAE DIVVAE/ET
CULTUM MARTIRIJ"¹⁰

Entre les persones citades en aquesta placa commemorativa hi ha l'apotecari Josep Martí i Miró. D'aquest apotecari barceloní se'n tenen força referències, encara que la seva biografia no s'ha fet ni s'ha plantejat l'estudi de la seva personalitat ni de les seves activitats.

Tenim notícia seva l'any 1653¹¹ referida a la seva insaculació pel Consell de Cent, i a l'informe que, segons les autoritats polítiques del Principat, no el consideren gaire acceptable, per a ser insaculat a la bossa de conseller cinquè. De Josep Martí Miró, sabem que ocupa càrrecs municipals els anys 1653, 1656, 1663, en que fou conseller cinquè, el 1669, el 1672, i novament conseller cinquè el 1676 i el 1680.

Per notícia de 5 de juny de 1680, i referent a l'examen que havia de fer un aspirant a mestre apotecari, en Joaquim Serventí, a qui els cònsols no autoritzaven a ingressar en el Col·legi d'Apotecaris de Barcelona, el protomèdic Joan Alòs havia citat a Serventí per examinar-lo a casa seva, al carrer del Regomir, i designà a Josep Martí Miró com a apotecari examinador nomenat pel protometge, perquè era "el mejor boticario de la Ciudad".¹²

Tenim altres notícies, possiblement referides a la seva persona com a examinador, el 5 de setembre de 1634 i el 8 de desembre de 1638¹³ i, amb tota seguretat, el 16 de novembre de 1674.¹⁴ quan ha de certificar la qualitat de l'examen fet a un apotecari de Cardona, perquè aquest, José Salanona, pogués obtenir el privilegi concedit pel protometge, que seria estès el 10 de desembre¹⁵.

En 1684, sabem que Josep Martí Miró havia mort i el seu lloc, aquell any, a la bossa d'insaculacions per "Artistes, Administradors de Plaçes" queda vacant.

Notes bibliogràfiques

- 1.- L'església de Sant Llàtzer fou construïda com a església de la Mare de Déu dels Malalts amb el nom d'Hospital de Malalts Mesells o llebroseria fundada en pla camp pel bisbe Guillem de Torroja (1144-1171†).
- 2.- Triadó, J.R.- Història de l'art Català. Vol. V. (Sta. Perpètua de Mogoda, 1988) 272 pp. Index. p.70.
- 3.- Es refereix el text al dibuix fet en el full del manuscrit que es transcriu.
- 4.- Manual de Novells ardiuts. Vol. XIX (1671-1679) (Barcelona, 1965) 477 pp.; p.75,76.
- 5.- De la família dels Tremulles artistes, en desconeixem les dades de naixement i de mort.
- 6.- El mateix que el 1678 va fer el Sant Pau, del Pati de la Casa de la Convalescència.
- 7.- 1609-1702†
- 8.- Manual. op. cit. p.172.
- 9.- Triadó, J.R.- op. cit. Índex. pàgs. 71, 73
- 10.- Jordi, R.- Relaciones de los boticarios catalanes con las Instituciones centrales. (La Bisbal, 1975) 501 pp. (2^a ed.) p. 129, 130.
- 11.- Jordi, R. - op.cit. p. 158
- 12.- Jordi, R. - op.cit. p. 241, 242
- 13.- Jordi, R. - op.cit. p. 268
- 14.- Jordi, R. - op.cit. p. 270

9.- COL·LABORACIONES

SOBRE LA "CONCORDIA" de 1535. - M. Duch

Després d'haver dut a terme l'estudi de la Concòrdia del 1511⁽¹⁾ hem cregut necessari investigar les analogies i diferències que hi havia entre aquesta primera edició i l'edició del 1535. Calia, doncs, fer una feina similar a la que vàrem realitzar amb la del 1511.

En primer lloc, hem hagut d'accendir a l'obra. D'aquesta només n'existeixen dos exemplars catalogats, un a la Wellcome Historical Medical Library, de Londres⁽²⁾ i un altre, a mans d'un particular, un farmacèutic de Lloret de Mar.⁽³⁾

Angel Martínez⁽⁴⁾ diu que hi ha tres exemplars coneguts, aquests dos citats i un tercer que, procedent de la Biblioteca Salvador, es troba a l'Institut Botànic de Barcelona. La secció de manuscrits i incunables de la Biblioteca de la Universitat de Barcelona, el mes de novembre de 1989, va dur a terme un inventari complet i catalogació d'aquesta Biblioteca. Durant aquesta realització, i per gentilesa de l'equip de treball, vàrem poder comprovar personalment que aquest tercer exemplar, citat per A. Martínez, no és en realitat la Concòrdia del 1535, sinó que es tracta d'un exemplar molt deteriorat del Receptari de Joan d'Alós, del 1686.

Posats en contacte amb la Wellcome Library, ens van enviar un microfilm d'aquesta obra. Partint d'aquest microfilm i de les fotocòpies, hem dut a terme aquest treball.

Aquesta Concòrdia, com ja han dit altres autors que l'han estudiada,⁽⁵⁾ comença amb quatre folis, sense numerar, on hi ha el títol de l'obra, una dedicatòria, el pròleg dels cònsols i una poesia al·legòrica. Vénen a continuació 90 folis de text, ordenats segons numeració romana i, finalment, la "Tabula alphabetica", sense numerar, que ocupa quatre folis del final.

Atesa l'amplitud que representaria l'estudi complet de l'obra, aquest treball se centrarà solament en els quatre folis del principi, i es deixarà l'anàlisi del text i l'estudi dels gravats per a comunicacions posteriors.

La Concòrdia del 1535, com la del 1511, està escrita en lletra gòtica i redactada en llatí. Per tant, ha calgut fer primer la transcripció d'aquests quatre folis.

El primer foli només està escrit a la cara recta i diu:

Concordiae pharmacopolarum Barcinonensis in medicinis compositis a Narciso
Solano secundo, barcinonensi, integrae antiquorum malestati restitutae. Faventia
Gottholanorum, anno M^o D^o XXXV^o

El segon foli està escrit per ambdues cares, recta i vers. A continuació se'n pot llegir la transcripció:

Ilustri domino Doctori Maximo Narciso Vertumno, Neapolitano, divi Caroli Quinti Caesaris
semper Augusti archiatro, Narcissus Solanus Secundus, Barcinonensis; salutem perpetuam.

Inspicienti mihi identidem heros amplissime aestuosum invidiae pelagus quo pene obruuntur
doctores incliti ab sciolorum turba multiplici quam verentur et praesertim si spertendi dum
aliquid suis compar ingenus in luce emierunt querulus quidam protinus langoratur fuit, quo mens
animus cupiditas exterita iacent, deficiunt, pereunt.

Rauca vox clamat quis rusticus intellectus est locus subter fugientibus docis. Imbecilli quis
vigor animae dum maximi literarum proceres timent. Quae tandem vulgare fiducia sese ubi
retrahunt praecepit Minervae cultores.

Fecere itaque ac non immerito ist haec omnia ut mihi ipsi non fidam, in memetipso
eliteam, sileam. At amicorum iustis desideriis non moveri, ipsorum precibus non flecti, eorum
aeque voluntati non obtemperare, quis non inhumanum iudicabitur, nemo profecto.

Tibi etiam excellens Narcisse Vertumne qui Carolo Caesari a salute praeceps, absque munere in
servire, te sine mentis fructu adire in decorum maxime ac iustum est. Quemlibet notum ad

sublimia nobilitas tua non erigit. Quem pulchra sequi omnigena doctrina tua non cogitur. Tot enim ubi corporeas dotes spiritus munera ante ornamenta natura ipsa concessit. Tanta tibi dona hilaris fortuna tribuit. Sic tibi demum iusto Imperator favet, ut ad te perficiendum maxime Natura, Fortuna, Caesar videantur contendere. Salutaturo te igitur mihi quod munus offeram occasio presens attulit.

Petiere a me nuper Joannes Pedrosa et Joannes Lazarus Rossellus Consuti Barcinonensem pharmacopolarum Consules suas ut in compositis medelis concordias cernerem, eas /

ut cum mea notatas manu tum sua integritate si abiles bibliopolis imprimendas traderent Quibus iusta eorum petitione devictus dum obtempero, munus tibi hoc te licet indignum haud tamen in iucundum paro. Verum ecce iam promptus est animus, iam labor assumitur est, iam demum absolutus liber.

Invidos suscito, malevolos irrito, barbaros in me commoveo. Detrahent hi, latrabunt isti volumen et me demum prosequentur reliqui.

Sed quid mihi poterit in hac re pulchrius eveniretur? quid utilius, quid delectabilius?

Lauðabitur a bonis e vigilatus labor ab inquis de si meas tantum incurias hauiuent hoc ipsum opus emaculabitur, Narcissus narcisso faveat et nihil pendet blepharos Solano. Vertumnus constet et dum sibi indulget, dum studiosis prosit, dum posteris bene consulat, vipreas aemulorum linguis contemnet.

Vero enim vero vermes os qui extra putrefescet in quibus orti sunt, vivere non possunt, in sua tabe fac missos, te ipsum mentire, te ipsum agnosce, vide quid aggredieris?

Pussillus est mihi genius, quod autem audeo magni laboris est onus. Erigna est in me bonarum literarum noticia, ad id quod tento eximum rei medicae pelagus.

Quid igitur labore terribor? deficit in me forsam, vigor minime. Te enim patrone propicio, te foelici fauatore, te rerum mearum directore clarissimo resurgit spiritus, instaurantur vires, intellectus acies illustratur. Totum ideo quod huic libro meis vigilii dabo, tibi iure debitum libenter accipe te si quidem ceu Phœbo mihi aspirante id quicquidem faciam. Et si patriis medelae consultis omnibus et viris egregiis me plurimum debere confiteatus quorum erga me animis ad hoc opus mihi exhortae sunt vires.

Preservantibus quibus et te libenter res meas amplectente dum modo maximus deus adsit, Narcissus narcisso ampliora dabit.

Datum Barchinone XXIII mensis septembri Anno M.D.XXX.V. Vale.

El tercer foli està també escrit en el recte i en el vers. A continuació en donem la transcripció:

Joannes Pedrosa et Joannes Lazarus Rossellus pharmacopœiae atque idem pharmacopolarum artis et Collegii huius inclitae urbis Barcinonis Consules, illustri viro et ornatissimo equiti, et eximio medicinae doctori Narciso Solano Secundo, salutem et felicitatem .D.

Humana societas qua omnis res publica constat, omatissime multis et claris virtutibus eques et eximie optimarum artium ac salutiferæ medicinae doctor, nullis armis, nulla potentia, nullisque operibus eque atque concordia propagatur ut pote cum sit pax ipsa vinculum charitatis, qua in nisi habuerimus (ut Apostolus dixit) facti sumus velut casonas, aut cymbalum tiniens. Concordia igitur Collegia crescut, artes instaurantur, commune bonum conservatur.

Quam propter bene ab unanimi pharmacopolarum collegio statutum est, ut potionis, aut sicuti greci vocant pharmaca omnesque medicinae quas compositis vulgo appellare consuevimus, quasque in suis pharmacopolarum, quisque mytopoliis, sive officiis, confectas atque ordinaturis et eas aegrotantibus exhibitoris medicinae doctoribus praeparatas habent, ex consonante unius operis compilatione tanquam ex limpidissimo rotius consumatae doctrinæ fonte componantur.

Nam cum innumerabiles pene doctores et archiatri antidotaria tam syrporum sive potionum et alectalariorum quam etiam pillularu sive (ut greci dicunt) catapotiorum et trochiscorum et unguentorum non modo exterioribus, sed etiam interioribus, corporum morbis utilium accurate composita ediderint, tamen ex tam multiplici varietate cautius hoc tempore visum est unum opus quod esset tutissimum compilare, quodque ab omnibus de cetero reliquis post habitis observetur.

Facile profecto fuit inter cives communis salutis ad modum studiosos in hanc potissimum sententiam concordibus suffragis ire.

Sed idoneum tot laboribus subeundis, ac tantis difficultatibus componendis, et supervacuis resecandis authorem invenire difficillimum habebatur.

Et cum essent in nostra urbe non pauci profunda huius salutiferae scientiae peritia pollentes doctores, tamen in unius Narcissi Solani profugium tanquam intranquillissimum ex alto portum ab universo prudentissimorum pharmacopolarum collegio itum est.

Si quidem omnes norunt id, quod nemini praeterquam vel invido (ut humana est pemicies) vel detractori latitare potest.

Nam (ut ommittamus) quanta cum virtute tu natus ad comparandas omnes doctrinas liberalibus studiis puericiam, mox adolescentiam excolleris, quantisque lucubrationibus sudando algeudoque peregrinationes studiorum gratia sustuleris, quis ist hac matuoriore aetate nesciat, quantam humanae vitae ab imtempesta more redimendae experientiam sis assecutus.

Profecto Aesculapius et is Apollinis divini utique medicinae inventoris filius unam Tyndaridam ad vitam revocasse fabulata est (ut Plinius tradit) antiquitas, id quod nos haud procula vero ab esse arbitramur.

Quippe qui multos in hac urbe vitam iam desperantes, Narcissi Solano genio (quod circa adulacionem dictum scimus) ad vitam Deo aspirante revocatos et passim et quotidie videmus. Quia in re haud parvam tibi praestat operem chirurgorum facile princeps medicorum vero haud ultimus Narcissus pater. Non est quiddam medicina inferius, quod vir bonus omnium suffragio praedicaris, quicque plures nativa charitate nativaque liberalitate, quam vel salario, vel largioribus strenis sanas.

Admisisti igitur heroica quadam facilitate oblatas a nobis delegantis collegii preces.

Itaque iam ipsa compositarum sive potionum sive medicinarum compilatio ex antiquorum doctorum fontibus hausta, multaque lima excrucia sole clarius radiat.

In quibus qui/dem vigiliis operas in patriam tuam proptumque officium tuum viventes approbant, tum posteri incorruptius collaudabunt.

Quis enim non videat Narcissum Solanum in tam necessario opere anticos doctores non modo initiatum sed etiam cipulatum traductorem Evangelistam Aben Mesuem, et medicinae principem Avicennam, et interpretem Galenum, postremo (ut alios omissam) aureum Dioscoridem.

Quam obram debet tuis praeclaris virtutibus Barchinonense Pharmacopolarum prudentissimorum collegium, debet tuae humanitati compositisque sapienter moribus, debebunt postremo huius gratia ingenio ac perspicacitati tuae complures, ad quas vox tua convolabit naciones (ut poeta eleganter dixit):

Dum Ponto innabuunt cete, dum sidera caelo

Lucebunt, dum sol indo se littore tollet

Quis enim sumus philosophus? Quis eminentissimus astrologus?

Quis inculpabilis vitae ac mortis vaticinator? Quis postremo qua norit ea

quea Hippocrates graeco versiculo dictabat oportere medicum de eagroto praediceretur ut Macrobius memoratur:

Tate onda tate ssomena cai prote onda idest:

Que sint, quea fuerint, que mox ventura sequentur

Nempe Narcissus Solanus, qui (ut est eruditiorum indicium). Si in Socratis scholam apud maiores incidisses Plato. Si in Platonis academia Aristoteles sin, vero in Aristotelis gymnasium vel Calisthenes, vel Theophrastus eras. Nunc in Hispania editus ac virilis aetatis vestibulum agens quidnam hisce omnibus, nisi solam venerandam vetustatem debes. Nam cum antiquorum antidotaria achiatriorum, in suis eriam idiomatibus linguisque depravata frequentibus in locis reprehendantur et per interpretes (ut librariorum et calcographorum latana culpam omissamus) ex hebreo, graecoque ac latino, necnon arabico et chaldeo atque aliis peregrinis sermonibus non per omnia et usque quoque sincere fuerint translata, ut a suis (si reviviscerent) authoribus vix agnoscerentur haud sine herculeis quibusdam sudoribus recastigari ad unguem in qua unam consonantiam et concordiam redacta tanquam inilluminamento praesentibus ac posteris reponi potuerunt.

Sed post hanc tuam, Narcisse Solane, eques omatissime atque eximie optimarum artium et salutiferae medicinae doctor compilationem nihil ambiguitatis, nihil controversiae, nihil depravationis et ophthalmiae formidandum occurretur.

Quin immo omnes prudentiores pharmacopoleae tanquam ex redivivo divitiarum thesauro pharmaca sive medicinas (ut attigimus) compositas quas in suis myropoliis sive officinis et venales et vendibiles praeparatas habere consueverunt, sine omni ignorantiae nubilo, et citra insidiant en hominum vitac temeritatem depromere valebunt.

Cavendum enim potissimum est cum bonus, doctus, fidusque medicus sanet, ne pharmacopla occidat, tunc enim medicina venenum est. Sed quatenus dignas tanto munere gratias tibi, Narcisse Solane, agere qui virtutis praemium veram laudem immortaleque nomen tanquam trophya ducis facultatis non esse nostrae ingenue facemur, optimus maximus Christus cooperantem e coelo gratiam infundens suppetiente virginis intactae praesidio tuae vota eummulatius largiatur voluntati.

Datum Barcinoni, vigesimo quarto mensis septembbris M.D. XXXV. Vale

El quart foli, en la part recta, hi ha tan sols un poema:

Eorundem Consulum ad novae
Compilationis lectorem eu demonia

Haud poteras certam dare pharmacopola Salutem
Discordes artis cum sequerere duces
Sic erat interdum aegris medicina venenum
Biraque fallaci culpa latebat ope
En tibi Narcissus vicius Solani ademptis
Ostendit planas et sine nube vias.
Ille ergo Herculeos ausus tentare labores,
Ad vitam aegrotos sic revocare docet.
Nec iam turbavit quemquam concordia discors,
Unum pro multis immo legetur opus.
Lividus esto procul (si quis) procul esto prophanus,
Conveniunt iustis candida sacra viris.

En el vers d'aquest quart foli comença el text de l'obra, en el qual es pot llegir el títol del primer grup dels compostos, amb un tipus de lletra molt més grossa:

De electuariis et confectionibus

Sobre aquest títol es troba l'escut de Carles Vè, que ocupa més de mig foli i del qual parlarem quan s'estudiïn els gravats.

Un cop dada a terme la transcripció, se n'ha pogut fer la traducció. Ha estat una feina molt dificultosa a causa de l'estil literari del text.

El pròleg de la primera Concòrdia, malgrat estar escrit l'any 1511, l'estil correspon encara a una redacció medieval, una sintaxi simple amb abundància d'oracions coordinades, procurant trobar la paraula fàcil per fer-se entendre, fugint de tota ampul·lositat.

En canvi, en la del 1535, en aquests textos introductoris de l'obra, es copia l'estil literari català del Renaixement.⁶⁰

Es vol tornar a les fonts clàssiques, i el model per a la llengua literària són els escrits de Ciceró.

Per tant, ens trobem davant d'un llenguatge completament artificial, ple d'oracions compostes, amb una munió de subordinades. Són oracions molt llargues que ocupen tres i quatre línies, el verb principal de les quals es troba, generalment, al final de la frase.

El resultat és un estil ampul·lós, amb moltes redundàncies, que utilitzà l'hipèrbaton, que busca recursos retòrics en cultismes, bé per no repetir determinats noms, bé per afany d'erudició. Aquest afany d'erudició també es demostra recorrent a temes mitològics o bíblics i citant autors de l'antiguitat.

Però, a més, cal tenir en compte que la base de la redacció és un català literari de l'època. En voler passar-lo al llatí, desconeixent ja en bona part la sintaxi llatina, les construccions resulten incorrectes.

Resumint, és un llatí molt corrupte i de traducció literal complicada, traducció que resulta molt difícil i, a vegades, mancada de sentit. En dur-la a terme, s'ha procurat ajustar-se al màxim possible a l'original, però hi ha algun passatge de redacció molt fosc i que resulta inintel·ligible.

El text del primer foli es pot considerar com el títol de l'obra i diu:

Les Concòrdies dels farmacèutics de
Barcelona, restituïdes íntegrament al seu
primitiu esplendor per Narcís Solà segon,
barceloní. Barcelona, any 1535.

A continuació donem la traducció del segon foli, on Narcís Solà dedica l'obra al protometge de Carles Vè, Narcís Vertumno.

Narcís Solà segon, barceloní desitja salut perpètua al senyor i ínclit doctor Narcís Vertumno, napolita, protometge del diví Carles cinquè, Cèsar sempre august.

Considerant-me jo, repetides vegades, heroi en el gran i agitat mar de l'envaja, que em falta poc per dir, que soterrats els ínclits doctors per la gran turba de gent que es preuen d'ésser savis, i particularment⁷ si encara apartant-se alguns dels seus ressalten igualment noble en la llum, algun malalt és debilitat, fins que la ment, l'ànim i el desig, espantats, resten abatuts, defalleixen, es destrueixen.

Una veu ronca crida: qui lloc és conegut pel simple o tosc per fugir dels doctes? quan els pusil-lànimies temen la força del pensament dels pròcers més grans de les lletres? Que, en fi, les vulgars confiances en ells mateixos, allí fan retrocedir els millors escriptors⁸. Fer això no és poc mèrit, que no tenint confiança en mi mateix, m'amago i callo. Però, qui no es commourà davant dels justos desitjos dels amics? Qui no es doblegarà davant els seus precs? Qui no se sometrà també a la seva voluntat, per poder no ser jutjat descorràs? Ningú no n'és capaç.

A tu, doncs, distingit Narcís Vertumno, que gues el Cèsar pel camí de la salut, sense remuneració en el servei, sense treure profit del teu saber, és molt gran i just per a la teva conveniència. Que la teva gran noblesa no et torni altiu, que el teu saber no et faci puix a la sublim noblesa, que no pensis deixar de continuar netament la teva doctrina. Ja que, a tu, la mateixa Naturalesa et concedí tots els ornamentals, tant del cos com de l'esperit. També l'alegre Fortuna t'omplí de gran quantitat de dons. Així, mereixes que l'Emperador et protegeixi, perquè la Naturalesa, la Fortuna i el Cèsar rivalitzin a perfeccionar-te. Així aprofito l'oportunitat per saludar-te i oferir-te aquesta anunciada obra.

Fa poc que Joan Padrosa i Joan Llätzer Rossell, doctes Cònsols dels Apotecaris de Barcelona, em demanaren que revisés les seves Concòrdies sobre les medicines compostes, que aquestes, un cop repassades i escrites integralment per la meva mà ja podrien ésser impresees per habils llibreters.

Sotmès, doncs, a la seva conjunta petició, de seguida l'obeeixo i em disposo a oferir-te-la com a regal, encara que indigna de tu, però agradable.

Provoco els envejosos, irrito els malvolents, excito els inicuts. Em denigren, injurien aquest llibre, però continuo fins a la fi.

Però, quina cosa em podia resultar més noble, més útil, més delitable? La meva tasca serà lloada pels bons i vigilada pels inicis, i encara que aquests es fixin solament en les meves negligències, aquesta obra quedará sense màcula. Que Narcís protegeixi a Narcís, i que consti a Vertumno que res no pesa al cec Solà, i per tant, li sigui indulgent. Mentre l'obra aprofiti als estudiosos, mentre sigui ben consultada per la posteritat, es poden menysprear les llengües viperines dels envejosos.

En veritat, els que generen cucs a la boca, no podent viure en la seva corrupció, els expulsen i es podreixen a fora, menteixen sobre tu, tenen noticia teva, mira a qui han de dirigir-se.

Encongit està el meu ànim perquè sento que la gran obra és penosa. El coneixement dels bons escrits, en el gran mar de la ciència mèdica, ha arribat a mi, i per això hi estic immers.

Però, per què m'espanta davant el treball i em fallen la força i el vigor mínims? Verdaderament, tenint-te a tu com a protector, com a favorable defensor i director il·lustre del meu treball, resorgix el meu esperit, es restauren les meves forces, la penetració del meu intel·lecte es fa més gran. Per això et dedico enterament aquest llibre, obra dels meus esforços. Pren-lo de bon grat com a just deute que és, realitzat per mí, sota la protecció d'Apol·lo.⁹

I dec també un reconeixement a tots els mestres de la medicina i als barons egregis que m'han donat forces i han aixecat el meu ànim per a realitzar aquesta obra.

Amb l'ajuda d'aquests, amb la teva màxima protecció per la meva obra i amb l'ajut de Déu, Narcís dóna a Narcís més gran renom.

Datat a Barcelona, el 22 del mes de setembre de 1535.

La traducció del tercer foli recte i vers, és la següent:

Joan Pedrosa i Joan Llätzer Rossell, apotecaris i al mateix temps Cònsols de l'Art i Col·legi d'Apotecaris d'aquesta inclita ciutat de Barcelona, desitgen salut i felicitat en el Senyor a l'il·lustre baró i molt distingit cavaller i eximi doctor en Medicina, Narcís Solà segon.

En la humana societat, que existeix en tot estat, cavaller adornat de moltes i preclates virtuts i doctor en les èximes i salutífères arts de les medicines, la igualtat i la concòrdia es propaguen no per les armes, no per la força, no pel treball, sinó que es fa per vincles d'amor, perquè sense aquest res no tindriem, i tal com diu l'Apòstol,¹⁰ seríem com cassoles o cimbals sonants. I també els Col·legis creixin en concòrdia, es removin les Arts, es defensi el bé comú.

Fou establert pel Col·legi d'Apotecaris, a fi de bé i unànimament, que les pocións, que els grecs anomenen fàrmacs, i totes les altres medicines que comunament s'acostumen a anomenar compostes, que cadascun dels apotecaris realitza en la seva apotecaria, també anomenada oficina, que quan s'hagi de preparar les medicines ordenades pels doctors per a la curació dels malalts,

s'acostumi a realitzar-les segons les normes compilades en una sola obra que sigui font de tota doctrina.

Encara que gran quantitat de doctors i metges publicaren llibres antidotaris sobre compostos, tant en forma de xarops, com d'electuans, com de píndoles, que els grecs anomenen "catapotia", i també en forma de trociscs i unguento, tots ells compostos útils, preparats acuradament per guarir les malalties del cos, tant internes com externes, no obstant, actualment s'ha vist que per prudència davant d'una varietat tan gran, s'ha de compilar tot en una sola obra i que aquesta sigui obeïda per tots, després d'abandonar vells costums.

Fàcilment, entre els ciutadans molt estudiós del bé comú, s'aconseguí arribar a aquest acord per una suma de vots concordants:

Però hi hagueren moltes dificultats per trobar la persona idònia per dur a terme aquest treball i que en suprimís tota cosa inútil.

I encara que, a la nostra ciutat, hi hagi molts doctors experts en la ciència de la salut, el Col·legi dels doctes Apotecaris s'ha dirigit tan sols a un, a Narcís Solà, com si així arribés a bon port, després de navegar inquietament per tot l'univers.

Si tots coneixen això, que no s'arnaga a ningú, a excepció de l'envejós (que és causa de la ruïna humana) o del detractor; però què (ometent altres coses) havent nascut tu amb molta intel·ligència, vares cultivar-les en la teva infància i després en l'adolescència, amb els estudis de les arts liberals, a fi de saber totes les doctrines? Per quan de temps en els teus estudis suportares suors en treballs nocturns i fredors en els viatges? Si hi ha algú que no sàpiga que, ja en la teva edat adulta, has aconseguit rescatar de la mort moltes vides humans gràcies a la teva experiència?

Es deia en l'antiguitat: Tal com Plini^[11] que Esculapi, fill del divi Apol·lo, va ser qui va crear la medicina, tornant a la vida una descendent de Tíndar^[12] (cosa que nosaltres pensem que és veritat).

Certament, veiem cada dia en aquesta ciutat, que molts desesperats i esperant morir, són retornats a la vida pel talent de Narcís Solà (cosa que diem sense cap adulació).

I en aquest art, el teu pare Narcís,
el primer entre els metges,
no pas l'últim,
et mostra de bon grat tota l'obra
dels cirurgians.^[13]
No és aquesta inferior a la medicina,
perquè l'home bo ha de distribuir els
favors a tots i tu cures a molts per
innata caritat i per innata generositat,
no per salari o grans regals.
Vares, doncs, admette amb heroica condescendència
aquestes súplices que et varem exposar, i que ens
havia transferit el col·legi.

Així aquesta compilació dels compostos o pocions
o medicines, que va ser extreta de les fonts dels antics
doctors, ara brillarà més clara que el sol havent estat
polida per la correcció.

Qui, doncs, pot deixar de veure a Narcís Solà en tan
necessària obra, no com a estudiós, sinó com a
recopilador de l'obra dels antics doctors, de
l'Evangelista Mesue, d'Avicenna, el príncep de la
Medicina, de l'entès Galè i finalment, ometent-ne molts
d'altres, del diví Dioscorides?

El Col·legi dels doctes Apotecaris de Barcelona deu
aquesta obra a les teves preclares virtuts, a la teva
sabiduria i finalment, al conjunt de la teva elegància,
ingeniu i perspicàcia, cosa per la qual la teva veu
arribarà a totes les nacions (tal com el poeta digué amb
elegància):

Mentre en el mar nedin els cetacis,
Mentre en el cel lluün les estrelles,
Mentre el sol surti per la ribera de l'Índo^[14]
Qui és el més gran filòsof? Qui és el més
eminent astròleg? Qui, sense error, vaticina
la vida i la mort? Ja Hipòcrates reiterava

en un versicle en grec que "convé al metge diagnosticar sobre la malaltia", que recorda a Macrobi:¹⁰
Ta te onda, ta te ssomena cai prote onda

que vol dir:

Quins són, quins varen ésser, quins seran després?

Segurament, de la mateixa manera que a l'antiga escola socràtica va succeir Platò, a l'Acadèmia de Platò la succés Aristòtil, del Gymnassium d'Aristòtil van emergir Calístenes o Teofrast, ara, a Espanya, s'ha publicat l'obra de Narcís Solà. Qui arribat a l'edat viril parla de totes aquestes coses? No les deu tan sols, al gran temps passat en elles?

Ja que els antidotaris dels grans metges de l'antiguitat, redactats en els seus llenguatges i idiomes: hebreu, grec, llatí i també àrab i caldeu, freqüentment deformats per traductor, encara que no per tots, perquè alguns els varen traduir sense alterar (i passant també per alt la culpa de calligràfs i copistes) de tal forma que no serien reconeguts ni pels seus mateixos autors (si aquests tornessin a la vida), però per bastants treballs herculis varen ser corregits amb el més gran esment, en acord i concòrdia, perquè aquestes il·lustres obres poguessin ser recuperades per al temps present i per a la posteritat. Però després de tota aquesta feina, oh Narcís Solà, honorabilíssim cavaller i doctor eximi en les nobles arts i salutifères medicines, aquesta compilació no presenta cap ambigüïtat, ni discordança, ni deformacions.

I, per cert, tots els farmacèutics més prudents, en les seves apotecaries o oficines, es van acostumar a tenir els fàrmacs o medicines anomenades compostes, uns de disposats ja per a la venda, i d'altres en disposició de preparar-se al moment de ser venuts; tots realitzats sense cap nívol d'ignorància gràcies a aquest retrobat tresor. Així, elaboren les receptes per a la salut dels homes, sense incórrer en cap temeritat. Preocupant-se, doncs, principalment que el metge bo, docte i recte curi i que l'apotecari no mati, perquè llavors la medicina és verit. Fins a quin punt, però, no t'hem de donar gràcies a tu, Narcís Solà. Veritablement et debem llaor i premi al teu ànim i un nom immortal. Pem vots perquè la teva voluntat i el teu ànim s'accreixin encara més amb l'ajuda de Crist, i la immensa gràcia que ell ens dóna, i també amb la protecció de la Verge Immaculada.

Datat a Barcelona, a 24 de setembre de 1535. Adéusiau.

Mai, cap dels autors que havien parlat o estudiat aquesta obra¹¹ no havia donat la traducció completa d'aquests documents, per tant, el seu contingut ens era desconegut. Quasi tots els autors citats, entre els primers Gelpí i Duran i Desumvila tingueren l'obra a les mans,¹² però no arribaren a aprofundir en el seu estudi. Folch Andreu,¹³ per més que ho intentà, no aconseguí localitzar-la, tan sols va arribar a veure'n el primer foli per una fotografia que li envià Duran i Desumvila. Angel Martínez¹⁴ l'havia vist a la biblioteca de casa seva, però, en estudiar-la, se centrà en el text de l'obra, i deixà de banda la introducció. Suñé i Del Pozo, quan varen publicar els seus treballs,¹⁵ tampoc l'havien pogut tenir a les mans.

Aquesta traducció, doncs, és un treball inèdit. Tot seguit es fa un estudi succint del seu contingut en base a la traducció.

El primer foli conté tan sols el títol de l'obra. És pot observar que per anomenar Barcelona, quan seria una reiteració, ja que primer parla dels Apotecaris de Barcelona i després anomena Narcís Solà barceloní, en haver de citar altra vegada la ciutat, li dóna el nom de Faventia Gottholanorum. Faventia era un nom donat a Barcelona²¹ i s'hi afegeix Gottholanorum, per distingir-la de la Faventia italiana. Diu també que Narcís Solà és el corrector de l'obra.

Sempre s'ha parlat de Narciso Sólano segundo, mai ningú no ha traduït el seu nom llatinitzat pel seu propi en català: Narcís Solà segon. Aquest nom, escrit en català, l'hem trobat al llibre d'actes del Col·legi d'Apotecaris de Barcelona,²² on hi ha una llista de metges i cirurgians que assistiren conjuntament a una reunió en el col·legi d'Apotecaris. En aquesta llista, que no distingeix metges de cirurgians, hi assistiren Narcís Solà i Narcís Solà segon, pare i fill. El primer es troba citat a Cardoner i Planas,²³ com a traductor de l'obra de cirurgia de Pere d'Argelata. El segon per Ramon Jordi,²⁴ que al seu torn, ha trobat la notícia al llibre d'Actes del Col·legi d'Apotecaris,²⁵ que correspon al setembre de 1535, que diu que es va regalar un exemplar de la Concòrdia a Narcís Solà, el corrector de l'obra. També l'esmenten, com a metge de Barcelona, Calbet i Camarasa²⁶.

A la bibliografia estudiada sobre la Concòrdia de 1535, ja s'ha dit que mai s'ha trobat el seu nom traduït i, sempre que s'ha parlat d'ell, ha estat per citar-lo com a autor de l'obra.

La primera referència que es té sobre aquesta és al catàleg de la biblioteca de Salvà,²⁷ que la inclou amb el número 2.752 com a obra de SOLANO SEGUNDO (NARCISO).²⁸

Aquest error de Salvà es troba també en Palau Dulcet,²⁹ i també al catàleg de la Wellcome Medical Historical Library.³⁰ Francesc Gelpí en el seu article publicat a "El Restaurador Farmacèutico"³¹ Folch Andreu,³² diu:

"...aunque fuera redactada por el segundo Cónsul de aquel Colegio, Narciso Solano".

Angel Martínez³³ en el seu article no parla en absolut de la introducció, se centra tan sols en el text. Suñé,³⁴ quan fa referència a Narciso Solano es limita a citar els autors mencionats. En canvi, Del Pozo,³⁵ que inserta la transcripció llatina de títol, parla de: "puesta a nombre de Narciso Solano, eximio doctor en Medicina, que parece ejerció papeles de corrector de la obra".

El text del segon foli, la dedicatòria de l'obra a Narcís Vertumno, presumiblement és obra de Narcis Solà. L'estructura del text és la següent:

Primer una salutació a la persona a la qual es dedica l'obra: Narcís Vertumno, napolità i protometge de l'emperador Carles Vè. Sempre ens quedarà la idea que es va escollir aquest protometge per la similitud del nom de l'autor d'aquest text, que permet fer jocs de paraules, com es pot veure en la traducció.

Aquest text es pot dividir en tres parts. En la primera, es troben uns paràgrafs típics del gust literari de l'època. L'autor es minimitza davant de la importància del treball a realitzar, i tot seguit ve un panegíric a la figura de Narcís Vertumno, corrobora el seu càrec prop de l'emperador, tot dient que és l'encarregat de vetllar per la salut del cèsar Carles Vè. Paràgrafs llargs, plens d'oracions subordinades de redacció ampul·losa i que, en realitat, no aporten cap notícia important sobre l'obra.

La segona part, encara que de redacció carregosa, és més clara i expeditiva. Ens hi explica l'autor, que Joan Pedrosa i Joan Llàtzer Rossell, cònsols del Col·legi d'Apotecaris, li demanaren que corregís les "seves Concòrdies", perquè, un cop repassades i escrites per la seva pròpia mà, el llibre pogués ser imprès de nou. És el nucli central del text, i el que

aporta més dades. Narcís Solà es presenta ell mateix com a corrector i transcriptor de l'obra. Diu també que acceptà la feina que li encarregaren ambdós Cònsols, que ja la té acabada i que l'ofereix com a present a Narcís Vertumno.

En l'última part, es torna a trobar l'ampullositat de la primera. L'autor, davant la magnitud del treball encarregat, se sent petit, i aquesta mateixa magnitud provoca crítiques dels envejosos i dels malvolents, però aquesta obra és prou bona com perquè es dugui a terme. Gràcies a la benevolència i protecció del protometge, s'acreixen les forces per realitzar-la, deixa de banda totes les crítiques que li puguin venir i se sent satisfet d'haver fet un treball per a la posteritat. Acaba amb un reconeixement de gratitud a tothom que li ha donat forces i ànims per realitzar l'esmentada obra, i dóna gràcies a aquests, a Vertumno i a Déu. Acaba amb un joc de paraules dient que Narcís dóna a Narcís més gran renom.

Finalment hi ha la data i un comiat.

El tercer foli conté el pròleg de l'obra, redactat pels cònsols d'aquell any, que varen ser els impulsors de l'obra.⁽³⁶⁾ L'estructura és anàloga a l'anterior. L'encapçala una salutació a Narcís Solà, i tot seguit ve la primera part que és introductòria, en la qual es parla que la societat ha d'estar fonamentada sobre la concòrdia i la caritat i fa una cita bíblica⁽³⁷⁾ per ratificar aquest fet.

Comença a continuació la segona part, en la qual els cònsols exposen la situació: el col·legi va establir que tots els apotecaris havien de preparar les medicines seguint un sol llibre. Com que un gran nombre d'autors havien escrit sobre receptes, era prudent, per tant, compilar en una sola obra les receptes primordials i que aquesta obra fos obeïda per tots, deixant de banda vells costums.

En la tercera part es diu que s'ha buscat la persona idònia per dur a terme la labor de poliment de les Concòrdies. L'únic capaç de dur a terme aquesta tasca era Narcís Solà i, a continuació, es fa un panegíric, al gust de l'època, de la figura d'aquest metge, començant des de la seva infància, sobre la qual, com a ostentació d'erudició, es fa una cita d'un autor llatí.⁽³⁸⁾ També s'hi troba una referència al seu pare, citant-lo com a ajut i mestre del seu fill. Aquest passatge diu que Narcís Solà pare, el primer entre els metges li mostra l'obra dels cirurgians, cosa que concordaria amb la referència que en fa Cardoner com a traductor de l'obra de cirurgia de Pere d'Argelata, editada l'any 1503.

Finalment es diu que aquesta obra, el Col·legi barceloní la deurà a totes les qualitats de Solà, i que amb ella, la seva veu arribarà a totes les nacions, i acaba aquest pròleg amb la cita d'una estrofa d'un autor clàssic.

CONCLUSIONS

Analitzats aquests tres folis s'arriba a les següents conclusions:

El nom de Narciso Solano segundo, tal com sempre es cita, és la llatinització del nom verdader: Narcís Solà segon.

No es tracta ni d'un farmacòleg ni d'un cònsol del Col·legi, ni d'un autor d'obra farmacèutica, tal com diuen alguns autors, sinó que és un doctor en Medicina de renom en la Barcelona del segle XVI⁽³⁹⁾.

Aquest fou requerit pels cònsols corresponents a l'any 1534-1535,⁽⁴⁰⁾ Joan Pedrosa i Joan Llàtzer Rossell a instàncies de tot el col·legi perquè corregís el text de la Concòrdia de 1511, ple d'errors,⁽⁴¹⁾ i que, un cop corregit, l'escrivís de la seva propia mà a fi i efecte de dur-la a la impremta. Per tant, Narcís Solà actua tan sols de corrector i de transcriptor de l'obra realitzada pel Col·legi l'any 1511. No n'és l'autor, tal com moltes vegades s'havia dit, sinó que la paternitat d'aquesta obra és deguda a l'apotecari o apotecaris que realitzaren la compilació el 1511.

Per tant, afirmem que es tracta d'una segona edició de la Concòrdia de 1511, corregida i manuscrita pel doctor en Medicina, Narcís Solà segon.

A la Concòrdia de 1511 s'estableixen unes normes per a l' elaboració de les medicines compostes. Al pròleg de la Concòrdia de 1535 es ratifiquen aquestes normes establertes pel Col·legi: unificació de la formulació recopilada en un sol llibre i que aquest ha de ser d'ús obligatori per a tots els apotecaris. Normativa acceptada unànimement per tot el Col·legi, però cal suposar que hi devia haver alguns reticents a aquesta normativa quan, al final d'un paràgraf, llegim: "...que sigui obeïda per tots, després d'oblidar velles costums."

Notes bibliogràfiques

- 1.- DUCH I TORNER, M.M. Aproximació a "Concordie Apotecariorum Barchinone..." Barchinone M D XL. Tesis doctoral, (2 juliol 1992).
- 2.- Wellcome Historical Medical Library. "A Catalogue of printed books before 1641", London 1962, p. 318 nº 5999 "Solano Narciso, Secundo (1535) Concordiae pharmacopolorum Barcinonensem in medicinis compositis".
- 3.- PALAU DULCET. El manual del librero, vol XXI p. 403 317078, Solano segundo, Narciso. "Concordiae pharmacopolarum Barcinonensem...a Narciso Solano...". Vimos un ejemplar en casa Martínez de Lloret de Mar.
- 4.- MARTINEZ, ANGEL. "Estudio comparativo de las farmacopeas catalanas o Concordias de 1511, 1535 y 1587", Farmacia Nueva XV, 341-350 (1950).
- 5.- GELPI, FRANCISCO. Una farmacopea antigua. Boletín Farmacéutico, XII, nº 155, 213-215 (1894).
- 6.- Es tracta d'una modalitat estilística introduïda pels humanistes que es coneix com a "valenciana prosa" que, en intentar de reflectir la morfologia i la sintaxi llatines, desemboca en el barroquisme i en la filigrana retòrica.
- 7.- La lletra cursiva indica un paràgraf del qual no hem sabut trobar sentit a la traducció.
- 8.- A l'original "...Minervae cultores." Es tracta d'un cultisme per no reiterar l'expressió anterior "...litterarum proceres...". La traducció literal "que rendeixen culte a Minerva" s'ha substituït senzillament per escriptors.
- 9.- Apol·ló, déu de la llum o Phoibos, d'on deriva el nom llatí Phoebus. En època més tardana va ser considerat també déu de la música, de la poesia i de la medicina. Era pare d'Esculapi.
- 10.- SANT PAU. Biblia, Nou Testament, Ep. "Ad Corintios" 13, 1-5.
- 11.- PLINII, CAII SECUNDI Naturalis Historiae, liber vigessimus nonus, De Medicina et inventoribus emo de origine medicinae...Venetus Impressum per Magistrum Sarracenum (1487) ho escrigué.
- 12.- Tíndar, rei d'Espara i pare d'Helena de Troia.
- 13.- CARDONER I PLANAS, A. "Història de la Medicina a la Corona d'Aragó". Ed. scientia, Barcelona (1973) p. 43, Narcís Solà és citat com a traductor de l'obra de cirurgia de Pere d'Argelata. Veure també nota 47 p. 57.
- 14.- Aquest petit tros de poesia no pertany a cap de les obres dels grans poetes llatins, cosa que pel text es podria sospitar. Es tracta d'un fragment de l'obra de CAIUS SILIUS ITALICUS, poeta èpic llatí, molt secundari, nascut a Itàlica l'any 25 p. C. Va escriure un poema sobre la Segona Guerra Púnica, i aquest fragment és del llibre setè d'aquesta obra, 475-480.
- 15.- Macrobi és un autor llatí del segle II p. C.
- 16.- CODINA LANGLIN, R. "La Farmacopea de España" El Restaurador Farmacéutico, XXX, 10 (1874).- GELPI, F. Una Farmacopea antigua. Boletín Farmacéutico, XII, nº 155 p. 213-215 (1894).
- 17.- DURAN Y DESUMVILA, N. "La "Concordie Pharmacopolorum Barcinonensem", XIV Congreso Internacional de la Medicina, Revista Científica y Profesional, 53-54 (1903).- DURAN Y DESUMVILA, N. et CORDONNIER, E. "Notes sur la plus ancienne des pharmacopées officielles: la Concordia Pharmacopolarum Barcinonensem". Janus X p 169 (1905).
- 18.- FOLCH ANDREU, R. "Orígenes de la bibliografía farmacéutica oficial y en especial de la española" La Voz de la Farmacia, II, 141-143 (1931).- ALDAY REDONET, T. "La primera Farmacopea Española", Ibys 2, marzo-abril (1948).- MARTINEZ, A. "Estudio comparativo de las farmacopeas catalanas o Concordias de 1511, 1535 y 1587" Farmacia Nueva, XV, 164, p. 342-350 (1950).- SUÑÉ ARBUSSÀ, J.M. "Las Concordias de Barcelona del siglo XVI" Discurso de recepción en la Real Academia de Farmacia de Barcelona (1977).- DEL POZO OJEDA A. Discurso de contestación al anterior. Barcelona (1977).- SUÑÉ ARBUSSÀ, J.M. Prólogo de la edición facsímil de la Concordia de 1511, Barcelona (1980).
- 19.- GELPI, F. op.cit p. 213: "Tuvimos la satisfacción de examinar dicha Farmacopea, aunque no con la detención que merece, y como nosotros habríamos deseado, en la celebración de la Exposición del Libro, que con felicísimo éxito realizó el Ateneo Barcelonés". DURAN Y DESUMVILA, N. op.cit. p. 51, 53, 53-54.
- 20.- FOLCH ANDREU, G. op. cit. p. 140-143.
- 21.- MARTINEZ, A. op. cit. p. 346.
- 22.- SUÑÉ ARBUSSÀ J.M. op. cit. "Discurso..." p. 33 y sig. DEL POZO OJEDA, A. op. cit. p. 94-95

- 21.- VALBUENA, M. de. Diccionario latino-español y español latino, p. 353: Faventia = Barcelona, ciudad de España; = Faenza, ciudad de Italia.
- 22.- JORDI GONZALEZ, R. "Relaciones del Colegio de Boticarios de Barcelona con los médicos de la ciudad y sus interrelaciones con la Traca (1531-1535)" Circular farmacéutica 296, 305-326 (1987) op.cit. p. 307 nota 7.
- 23.- Veure nota 12.
- 24.- JORDI GONZALEZ, R. op. cit. p. 307. Llibre d'Actes dels Apotecaris, fol. 24 r.
- 25.- Manuscrit del Llibre d'Actes del Col·legi d'Apotecaris, també nomenat Llibre de la Madalena. Actes de 1531-1573. Bibl. Ateneu Barcelonès, en el fol. 24 r.
- 26.- CALBET CAMARASA, J. i CORBELLÀ CORBELLÀ, J.- Diccionari biogràfic de metges catalans:
- 27.- SUNÉ ARBUSSÀ, J.M. op. cit. p 34.
- 28.- SUNÉ ARBUSSÀ, J.M. op. cit. p. 34 *2752. SOLANO SEGUNDO (NARCISO). Concordie pharmacopolorum Barcinonensis, in medicinis compositis a Narciso Solano secundo, Barcinonensis, integre antiquorum maiestati restitute faventia Gottholancrum.... (Al fin) impressus in preclara almaque Barcinone per Petrum de Montpezat impressore, instante arte et collegio pharmacopolorum predicte civitati: propriis ipsius expensis vigessima secunda. Mensis Septembris. Anno a Christi Ortu MDXXXV. folio letra gó. 4 hojas prels LXXXIX foliadas i 4 de Tabula.
- 29.- Veure nota 3.
- 30.- Veure nota 2.
- 31.- GELPI, F. op. cit. p. 215, diu: "...aspiramos no sólo a contribuir... sinó ... a sacar del injusto olvido a Narciso Solano, aventajado escritor farmacéutico del siglo XVI".
- 32.- FOLCH ANDREU, G. op. cit. p. 143
- 33.- MARTINEZ, A. op. cit.
- 34.- SUNÉ ARBUSSÀ, J.M. op. cit. "Discurso..".
- 35.- DEL POZO OJEDA, A. op. cit.
- 36.- Manuscrit del Llibre d'Actes, op. cit. fol. 21 v. 30 de novembre de 1534, fol. 22 r. 25 de gener de 1535.
- 37.- Veure nota 9.
- 38.- Veure nota 10.
- 39.- CALBET CAMARASSA, J. i CORBELLÀ CORBELLÀ, J. op. cit. vol II, es cita a Narcís Solà segon com a professor a l'Estudi de Medicina de Barcelona l'any 1553., i fill del cirurgià barceloní Narcís Solà.
- 40.- L'elecció de cònsols tenia lloc pel novembre. Se n'elegien dos, un pels joves i altre pels grans.
- 41.- DUCH I TORNER, M.M. op. cit. p. 130-134.

L'INVENTARI DE LA CAIXA DEL COL·LEGI D'APOTECARIS DE BARCELONA DE L'ANY 1552.- V. Mata i Ventura- X. Sorní i Esteua

Indubtablement, un dels documents més importants per a la història de la farmàcia barcelonina és el manuscrit titulat "Llibre de la Madalena", el tercer "Llibre d'Actes del Gremi d'apotecaris" de la ciutat de Barcelona, l'únic conservat o, si més no, l'únic localitzat fins ara. Es troba a l'Ateneu Barcelonès.

En el Llibre de la Madalena hi ha transcrites "les deliberacions del Consell i altres coses pertanyents a la art" compreses entre l'any 1531 i el 1574. El primer a estudiar-lo fou González i Sugrañes, que se n'ocupà en la seva "Contribució a la Història dels antichs Gremis... de Barcelona" (Barcelona, 1915)¹⁰. L'estudi més exhaustiu, però, es deu a Ramon Jordi González, el qual, mitjançant una sèrie de deu articles, analitza i fa conèixer de forma estructurada bona part de la informació continguda¹¹.

D'acord amb aquests autors, el Llibre de la Madalena fou encetat per tractar una qüestió certament interessant: la constitució d'una caixa comuna; tasca que, no solament es dugué a terme, sinó que, a més, donà peu a altres anotacions posteriors.

Fou el 16 de gener de 1531 quan el Col·legi d'Apotecaris de Barcelona, amb Joan Bosquí i Gabriel Basaldú al capdavant com a cònsols, considerà la necessitat de constituir una caixa per guardar-hi les composicions medicinals poc usades i els simples més importants i difícils de conèixer, a fi de proveir els apotecaris quan en necessitessin. També per tenir-hi les composicions més imprescindibles, les més notables i les que tenien més perill d'estar mal fetes, a fi de subministrar-les als apotecaris forans i als adroguers o a altres persones indoctes o no reputades per a fer-ne. L'endemà mateix es considerà la conveniència d'assignar una quantitat per al manteniment de la caixa i de nomenar una comissió encarregada de proposar un regiment. Així, el dia 25, quedaven ja determinats els

exemplars ⁷. Val a dir que si aquestes 30 concòrdies eren totes les que quedaven, en disset anys se'n vengueren 180.

És certament interessant la presència a l'inventari, d'una "concordia no complida", puix planteja la qüestió de si es tractava simplement d'un exemplar incomplet o bé del text d'una concòrdia, és a dir, d'una farmacopea que no es va arribar a aplicar i, per tant, tampoc es va arribar a imprimir.

Finalment, de diners en metàl·lic sembla ser que no n'hi havia. De fet, l'inventari contempla la seva anotació, ja que consigna lliures i sous, però el lloc de la quantitat resta en blanc.

A continuació, hi ha el reconeixement de Pere Simon, l'apotecari clavari entrant, d'haver rebut tot el dessus dit.

Sense més, es fa difícil valorar exactament l'estat econòmic de la caixa, però és clar que estava, en aquells moments, molt arruïnada. Tot el contingut, en valor, dista molt de correspondre al montant de la contribució obligada d'un ducat d'or de tots els apotecaris de Barcelona amb obrador, que és el que s'establí quan es constituí la caixa el gener de 1531, i encara dista més si es té en compte que els diners de l'impost i de les propines dels exàmens també corresponen a la caixa. Certament, es podria argumentar que la caixa no funcionava bé en relació amb la finalitat que tenia, que el problema no era econòmic i que els diners eren a la Taula de Canvi. En contra, però, es pot dir, per una banda, que a partir del 12 de desembre de 1546 es disposà que el clavari sortint deixés de dipositar els diners a la Taula de la ciutat per ingressar-los a la caixa ⁸, i, per l'altra, que en el mateix document, després del reconeixement de Pere Simon d'haver rebut tot l'inventariat, hi ha el reconeixement de Joan Bosch de deure 10 lliures a la caixa i el compromís de restituir-les. Precisament, aquest deute de Joan Bosch a la caixa és el que permet assegurar que l'inventari en qüestió realment fou vàlid, puix al final de tot del document, al cap de tres mesos i mig, concretament el 5 de juliol de 1552, encara s'hi afegí quelcom: la restitució de les deu lliures que Bosch devia a la caixa.

A banda de tot, es troben a faltar, en aquest inventari, els llibres de l'art i també els llibres de comptes, manques que obliguen a considerar la possibilitat de certa relació entre l'esmentat boicot i el contingut de la caixa.

El boicot al lliurament de la caixa

El document no indica per res la causa per la qual els primers apotecaris convocats, Miquel Çafont, Joan Dalmau, Antoni Roure i Geroni Granell es negaren a ser presents a l'acte de lliurament de la caixa. Tot i amb això, si es té en compte qui eren aquest quatre apotecaris, és obligat pensar que hi havia el propòsit d'impedir o, si més no, de destorbar el lliurament de la caixa.

Segons el Llibre de la Madalena, d'acord amb Jordi González, el 3 de desembre de 1549, Çafont i Dalmau havien estat insaculats cònsols de l'any 1550, i Roure i Granell, el 18 de desembre de 1550, per l'any 1551. Eren, doncs, les dues parelles de darrers cònsols i els forçats del consolat de Joan Benet Bosch i Joan March Roig. Aquests quatre apotecaris, com a forçats que eren, segons les ordinacions havien de ser obligatòriament presents en el moment del lliurament de la caixa. La qüestió és, doncs, el perquè del boicot dels forçats.

Sobtia que Miquel Çafont, tal com indica el document, hagués estat cridat per assistir a l'acte, no pas, però, per no tenir-hi dret, sinó pel fet de ser difunt des de feia més d'un any.

Çafont, morí el 18 de desembre de 1550, quan encara era cònsol. Llavors, a proposta de Joan Dalmau, l'altre cònsol, s'elegí Joan Llàtzer Rossell per fer de cònsol companyó durant els pocs dies que restaven d'aquell consolat. A priori, doncs, sembla més encertat que els cònsols haguessin convocat Rossell en lloc del difunt Çafont, però és precisament en aquest punt on sembla residir l'arrel del problema.

El contingut de la caixa

Començà l'inventari pròpiament dit indicant que la caixa era d'àlber i que tenia tres panyys amb les seves corresponents claus. Això està bastant d'acord amb el que resolgueren de bon principi els apotecaris, quan la constitució de la caixa. Cal dir, però, que el document no precisa que dos d'aquests panyys tancaven un calaix situat a la part superior de la caixa. Aquest calaix ni tan sols s'esmenta. Val a dir que una de les dues claus tenia de ser custodiada per un cònsol, l'altra pel clavari, i que, en el calaix, s'hi havien de guardar els diners procedents dels exàmens i d'altres conceptes. De l'altra clau, segurament la general de la caixa, n'era responsable l'altre cònsol¹².

Tot seguit ve el detall del contingut que comença amb una esmena. Consigna primerament sàndal i dóna per quantitat XIII lliures, però això apareix ratllat, és a dir, invalidat.

De simples ben determinats n'hi havia en total deu:

- " - sàndal blanc, 13 lliures i mitja
- cubetes netes, 16 lliures i 6 unces
- càmfora, 1 unça
- mirabolans, 10 unces
- galanga, 10 untes i mitja i, a part, un sac de pes il·legible
- carpobalsem, 9 unces
- serapi, una lliura i mitja
- espiga nard, 12 lliures i 3 unces
- goma dragant, 1 lliure i 5 unces
- litarger, dos sacs que pesaven junts 2 quintars i 1 lliura."

A aquesta breu relació, per completar el simples, cal afegir-hi unes llavors indeterminades que estaven dins d'una capsa i que estaven destinades a la confecció dels alquermes.

L'inventari dóna, de tots els simples, la quantitat i, segurament, el propòsit inicial era també anotar el preu o valor, puix en els primers consignats, a continuació del nom i de la quantitat, hi ha traçada una ratlla que porta a una columna molt a propòsit, però que està en blanc, llevat d'un cas en què si que s'hi indica el preu, però està ratllat.

De medicaments ja fets només n'hi havia un a la caixa, xarop d'alquermes, que estava dins d'una ampolla de color verd. N'hi havia 5 lliures i 4 unces, menys 8 unces que s'havien tret per a l'ebullició. L'inventari tampoc indica el preu.

Realment, sorprèn tanta pobresa de contingut pel que fa a medicaments, sobretot si es té en compte que tot just constituir-se la caixa, l'any 1531, ja s'acordà quins havien de ser els que hi calia tenir, en total vint-i-cinc, entre els quals, per importants, la Triaga magna d'Andròmac, el Mitridat de Nicolau i la Confecció d'Alquermes. També s'acordà que, a l'inventari, hi havia de figurar el preu de totes les substàncies contingudes¹³, cosa que en aquest cas, no es complí.

Hi havia també a la caixa, recipients buits, però realment molt pocs, tres capses de plom, dues de grans i una de xica per tenir-hi almesc i ambre, i un pot sense especificar. D'utilitge tampoc en aquells moments estava la caixa ben provista. Únicament dos coltells de fusta i dos de ferro.

La caixa contenia també un segell d'argent per segellar els trociscs d'escurçó (de tir), ingredient bàsic de la Triaga magna. Servia, sens dubte, per aplicar-lo sobre la massa recent dels trociscs i deixar-hi així impressa una marca. D'aquest segell se sap, també gràcies al Llibre de la Madalena i a Ramon Jordi, que fou el dia 1 de maig de 1537 que els cònsols, després que s'acordés que ells mateixos confeccionarien els trociscs d'escurçó, se n'anaren a casa d'un argenter perquè els fes el segell amb la marca "tv B μ"¹⁴.

També hi havia 30 "concòrdies", segurament exemplars de la "Concordia pharmacopolarum Barcinonensem..." de 1535, de la qual se n'imprimiren almenys 220

exemplars⁹. Val a dir que si aquestes 30 concòrdies eren totes les que quedaven, en disset anys se'n vengueren 180.

És certament interessant la presència a l'inventari, d'una "concordia no complida", puix planteja la qüestió de si es tractava simplement d'un exemplar incomplet o bé del text d'una concòrdia, és a dir, d'una farmacopea que no es va arribar a aplicar i, per tant, tampoc es va arribar a imprimir.

Finalment, de diners en metàl·lic sembla ser que no n'hi havia. De fet, l'inventari contempla la seva anotació, ja que consigna lliures i sous, però el lloc de la quantitat resta en blanc.

A continuació, hi ha el reconeixement de Pere Simon, l'apotecari clavari entrant, d'haver rebut tot el dessus dit.

Sense més, es fa difícil valorar exactament l'estat econòmic de la caixa, però és clar que estava, en aquells moments, molt arruïnada. Tot el contingut, en valor, dista molt de correspondre al montant de la contribució obligada d'un ducat d'or de tots els apotecaris de Barcelona amb obrador, que és el que s'establí quan es constituí la caixa el gener de 1531, i encara dista més si es té en compte que els diners de l'impost i de les propines dels exàmens també corresponien a la caixa. Certament, es podria argumentar que la caixa no funcionava bé en relació amb la finalitat que tenia, que el problema no era econòmic i que els diners eren a la Taula de Canvi. En contra, però, es pot dir, per una banda, que a partir del 12 de desembre de 1546 es disposà que el clavari sortint deixés de dipositar els diners a la Taula de la ciutat per ingressar-los a la caixa¹⁰, i, per l'altra, que en el mateix document, després del reconeixement de Pere Simon d'haver rebut tot l'inventariat, hi ha el reconeixement de Joan Bosch de deure 10 lliures a la caixa i el compromís de restituir-les. Precisament, aquest deute de Joan Bosch a la caixa és el que permet assegurar que l'inventari en qüestió realment fou vàlid, puix al final de tot del document, al cap de tres mesos i mig, concretament el 5 de juliol de 1552, encara s'hi afegí quelcom: la restitució de les deu lliures que Bosch devia a la caixa.

A banda de tot, es troben a faltar, en aquest inventari, els llibres de l'art i també els llibres de comptes, manques que obliguen a considerar la possibilitat de certa relació entre l'esmentat boicot i el contingut de la caixa.

El boicot al lliurament de la caixa

El document no indica per res la causa per la qual els primers apotecaris convocats, Miquel Çafont, Joan Dalmau, Antoni Roure i Geroni Granell es negaren a ser presents a l'acte de lliurament de la caixa. Tot i amb això, si es té en compte qui eren aquest quatre apotecaris, és obligat pensar que hi havia el propòsit d'impedir o, si més no, de destorbar el lliurament de la caixa.

Segons el Llibre de la Madalena, d'acord amb Jordi González, el 3 de desembre de 1549, Çafont i Dalmau havien estat insaculats cònsols de l'any 1550, i Roure i Granell, el 18 de desembre de 1550, per l'any 1551. Eren, doncs, les dues parelles de darrers cònsols i els forçats del consolat de Joan Benet Bosch i Joan March Roig. Aquests quatre apotecaris, com a forçats que eren, segons les ordinacions havien de ser obligatòriament presents en el moment del lliurament de la caixa. La qüestió és, doncs, el perquè del boicot dels forçats.

Sobtai que Miquel Çafont, tal com indica el document, hagués estat cridat per assistir a l'acte, no pas, però, per no tenir-hi dret, sinó pel fet de ser difunt des de feia més d'un any.

Çafont, morí el 18 de desembre de 1550, quan encara era cònsol. Llavors, a proposta de Joan Dalmau, l'altre cònsol, s'elegí Joan Llàtzer Rossell per fer de cònsol companyó durant els pocs dies que restaven d'aquell consolat. A priori, doncs, sembla més encertat que els cònsols haguessin convocat Rossell en lloc del difunt Çafont, però és precisament en aquest punt on sembla residir l'arrel del problema.

Rossell no fou cònsol per insaculació i, per tant, no va fer els juraments estipulats en les ordinacions, per la qual cosa el dret a ser forçat en els dos consolats següents era, si més no, discutible. Malgrat això, fou admès forçat en el consolat de Roure i Granell de l'any 1551 i, per tant, es considerava també amb el dret de ser-ho el 1552, en el de Joan Benet Bosch i Joan March Roig. Aquests, però, ja de bon principi, no l'admeteren com a tal.

Rossell, que desitjava fermament ser forçat, no es resignà i instà davant del col·legi perquè se li reconegués el dret. Una promeria elegida el 3 de febrer de 1552 conclouïa el dia 13 que Rossell no podia ser forçat per no haver fet els juraments. L'endemà, la qüestió fou tractada en consell general, però la pretensió de Rossell fou també rebutjada malgrat els arguments en favor seu que aportaren Antoni Roure i Joan Llätzer Bosch¹³.

Un dels problemes, doncs, que el col·legi i els cònsols en particular tenien en aquells moments plantejats era la manca d'un quart forçat. La situació era certament irregular, puix tot allò que segons les ordinacions i privilegis requeria la convocatòria de tots quatre, difícilment podia dur-se a terme si només se'n volia o se'n podien reconèixer tres. Això explica que els cònsols optessin per convocar un difunt per dur a terme l'acte de lliurament de la caixa. Era una manera de no vulnerar les ordinacions.

Podria interpretar-se que el boicot de la caixa va ser promogut per Rossell i acceptat pels tres forçats com a signe de disconformitat pel no reconeixement del dret d'aquest a ser forçat, sobretot si es té en compte que precisament Antoni Roure, com ja s'ha indicat, fou un dels que argumentà a favor de Rossell davant el consell general. Vist així, el boicot no sembla tenir relació amb el contingut de la caixa, però cal considerar la possibilitat que el cas Rossell no fos més que una circumstància ben aproveitada per part dels cònsols sortints per impedir o retardar el lliurament, tot defensant certs interessos. Advoca molt per aquesta possibilitat el fet que, segons el Llibre de la Magdalena, el 24 de gener de 1552 (dos mesos abans), Antoni Roure i Jeroni Granell, els cònsols acabats de sortir, ja s'havien negat a donar els llibres als seus successors, Joan Benet Bosch i Joan March Roig, tot pretextant que per fer el lliurament calia la presència dels quatre forçats.

També, pocs dies després, el 12 de febrer de 1552, els cònsols intentaren passar comptes del consolat anterior sense aconseguir-ho. Notificaren a Antoni Roure que anirien a casa seva a passar comptes del seu consolat. A través del síndic, convocaren també Gabriel Oller, el clavari sortint, i els forçats, Joan Dalmau i Geroni Granell, que era, com es dedueix, part implicada. Un cop tots a casa d'en Roure, aquest es negà a passar comptes dient que només hi accediria amb la presència de Joan Rossell com a forçat. D'aquesta reunió, els cònsols únicament en tragueren "part dels llibres de l'art dins d'una caixa segons se mostrava ab son inventari", frase que ve a dir que a la caixa ja hi faltaven llibres¹⁴.

Tot això, i d'altres anotacions contingudes en el "Llibre de la Madalena", fa pensar que el boicot al lliurament de la caixa no era més que una maniobra per retardar el lliurament de la resta de llibres, entre els quals els de comptes i, al mateix temps, per ocultar als nous cònsols l'estat ruïnós de la caixa.

El determini dels cònsols davant del boicot, de cridar altres quatre apotecaris per fer efectiu el lliurament de la caixa, degué, per una banda, sobtar, puix aquell recurs anava contra les ordinacions i privilegis del col·legi, i, per l'altra, contrariar, puix els cònsols, no solament havien aconseguit el seu objectiu, sinó també proves d'ocultació de llibres, de mala administració de la caixa i de deutes.

Per tot això, no pot estranyar que dos dies després de l'irregular traspàs de la caixa, el 26 de març, tres apotecaris citessin els cònsols davant els consellers de la ciutat. L'un era Antoni Roure, el cònsol de l'any anterior, i llavors forçat (el qual es negà a passar comptes), l'altre, Joan Llätzer Rossell, l'apotecari no reconegut com a forçat, i el tercer, Joan Llätzer Bosch, credencer del col·legi i partidari del reconeixement de Rossell com a forçat. El seu propòsit era aconseguir la invalidació del lliurament de la caixa.

Joan Llàtzer Bosch manifestà que el lliurament de la caixa s'havia fet sense la obligada presència dels forçats i que per tant calia que aquesta fos retornada a l'antic clavari a fi de fer-se tal com manaven les ordinacions. Però a més, tot confirmant el dessús dit que la veritable causa del boicot era en el fons un intent d'ocultació d'una mala administració de la caixa, denuncià que la caixa no valia en aquells moments el que havia de valdre, que s'havien malversat fons, que coses que valien 5 sous la lliura s'havien posat a 12 i també que amb els diners s'havien fet coses que no es podien fer, com ara fer imprimir 250 concòrdies quan n'hi havien "fins el dia del judici". Bosch afegí també que Joan Dalmau, forçat, feia tres anys que no havia passat comptes i que Antoni Roure, un altre forçat, volia adoptar la mateixa actitud.

Dies després, el dia 31 de març, els consellers es pronunciaren dient que Joan Rossell i Joan Llàtzer Bosch havien obrat bé, i quan, tot seguit, molt significativament, Rossell preguntà qui serviria, doncs, de forçat, la resposta fou que es faria el que volgués Joan Llàtzer Bosch⁹.

S'ignora si realment la caixa tornà a mans de Gabriel Oller per a ser lliurada de nou a Pere Simon, d'acord amb les ordinacions, però aquesta qüestió escapa ja al propòsit d'aquest estudi, que no era altre que donar a conèixer un document.

Per acabar, no estarà de més afegir dos comentaris. El primer, que gairebé tres anys més tard, la caixa continuava amb problemes econòmics semblants, als quals es volgué posar fi establint que els diners propis de la caixa només podien ser utilitzats per a la compra de productes estrictament relacionats amb la seva raó de ser¹⁰. El segon, que l'any 1554 es repetí la circumstància de la mort d'un cònsol en actiu (precisament Joan Benet Bosch). Miquel Alfonso fou escollit per fer de cònsol durant la resta del consulat, però en aquesta ocasió, potser escarmentat el Col·legi amb el cas Rossell, Miquel Alfonso hagué de jurar els privilegis i les ordinacions¹¹.

Notes bibliogràfiques

- (1) González i Sugrañes, Miquel: "Contribució a la Història dels Antics Gremis dels Arts y Oficis de la Ciutat de Barcelona". Volum primer ("Agullers-Apotecaris-Argenters"). Barcelona, 1915. Pàgs. 69/85.
- (2) Publicats majoritàriament a Circular Farmacèutica entre 1983 i 1987.
- (3) Jordi, R.: "Elección de cargos en el Colegio de Boticarios de Barcelona (1531-1574) (VIII)". Circular Farmacèutica, XLV (295) 213/234 (1987).
- (4) Arxiu de l'Institut Municipal d'Història de Barcelona. Secció d'Arxius notariaus, II-33, any 1552.
- (5) Jordi González, R.: "Noticias sueltas sobre el Colegio de Boticarios de Barcelona (1531-1574) (x)". Cir. Farm. XLVI (300) 263/288 (1988).
- (6) Jordi González, R.: "Trascendència social del control de medicamentos por el Colegio de Boticarios de Barcelona durante el siglo XVI (1531-1555)". A "Homenaje al Dr. D. Guillermo Polch Jou". Sociedad Española de Historia de la Farmacia. Madrid, 1982. Pàgs. 37/43.
- (7) Suñé Arbussà, José María: "Las Concordias de Barcelona del siglo XVI". Real Academia de Farmacia. Barcelona, 1977. Pàg. 45. Obra també editada com a Publications de la Càtedra d'Història de la Farmàcia III. Universitat de Barcelona. Facultat de Farmàcia. Barcelona, 1977.

APÈNDIX DOCUMENTAL

A.H.M.B. Secció Arxius Notariaus, II-33, any 1552.

Inventari de la caixa del Col·legi d'Apotecaris de Barcelona, del 24 de març de 1552, corresponent al lliurament d'aquesta per part de Gabriel Oller a Gaspar Marot, clavaris sortint i entrant repectivament.

(VERS)

Die mercurii XXIII mensis M[arcii MDLII]¹
Inventari de la Caixa donat per [Gabriel Oller apo]¹
tecati clavaris lo any pasat de la art ...²
dels apotecaris en presencia dels honorables [Joan]³
Bosch maior y Joan March Roig Consols lo any pr[esent]...³
dita art y en presencia dels honorables mossens Joan Bosquí
[Francesc]⁴ Joan Vicens Querol y Pau Vila apotecaris de dit...³

elegits per dits honorables consols en loc de Miquel Q[afont]³
deffunt Joan Dalmau Antoni Roure y Hieroni Granfell]⁴
remitents los quals convidats per mossen Gaspar Ma[arot]⁵
apotecary sindich de dit Collegi no son venguts segons
volen y disposen los privilegis y ordinacions de dit
Collegi.

Primo una Caixa de alber ab tres panys y ses
claus dins la qual havie lo seguent

Primo Sandali XIII ll⁵
Primo Sandali blanch tretze lliures y mig
Item cubebes netes diset lliures tres onzes⁶
setze lliures sis onzes —————— 16 sous⁷
Item camphora una onza
Item Galange deu onzes y mig
Item mirabolans deu onses
Item carpobalsem Nou onses
Item una ampolla verda dins la qual havie
sinch lliures quatre onses exarop de alquermens
del qual hi han levat per la bulicio vuyt onzes
Item un pot buit dins la capsa sements per la confeccio
dels alquermens
Item serapi una lliura y mig
Item una Concordia no complida
Item un sagell de argent per asagellar los trocichs
de tiro
Item tres capses de plom dos grans y una altra per tenir
almesch y ambre.
Item dos coltells de fust y dos de ferro
Item spici nard dotze lliures y tres onses
Item goma dragant una lliura sinc onses
Item dos sachis de litarger pesen ensamarats dos quint.
una lliura.

(REVERS)

Item una caixa ab quatre sinc...
[Item] un sach de galange pese...⁸
Item XXX concordies de la dita art
E mes de contans ll s⁹

Les dites coses confessa haver rebut mossen Pere
Simon apotecary de dit collegi clavari novament elegit y
promete donar copie y raho de aquelles com los altres
clavaris son tenguts y obligats fer.

Dicto die

Item dictus Gabriel Oller...⁹ dicti
Joannis Bosch decem libras per...¹⁰ havendas
et tenendas dictas et...
nam fuerint examinata...¹⁰ ei dictus Bosch
promissit dictas decem libras restituere et cum
et quando dictus Oller...¹⁰
per cum administrationes sine et c.

Predicti

Die Martis V Iulii MDLII

Item cum dictus Oller confessus sum et recepisse ab Joanni
Bosch dictus X ll. causis predictis numerando diebus elapsus
et ideo et cet.

Testes honorabiles Petrus Simon Ioannes March Roig
cives et Jacobus Muntaner scriptor Barch[inone] apothe[carii]

¹ Hi falta un tres del paper, però es dedueix per la resta del document i de l'article de Jordi González, R.: "Notícies sueltas sobre el Colegio de Boticarios de Barcelona (1531-1574) (x)". Circular Farmacèutica, XLVI (300) 263/288 (1998).

² Hi falta un tres del paper, potser deia "e collegi".

³ Hi falta un tres del paper.

⁴ Hi falta un tres del paper. Es dedueix de l'article citat a¹.

⁵ Ratllat en el document.

⁶ Ratllat en el document i damunt, a l'interliniat, hi ha encara un altre ratllat que volia substituir "dos" per "tres".

⁷ Ratllat i il·legible.

⁸ Indica lliures i sous, però les quantitats no consten en el document.

⁹ No del tot il·legible. Deposit¹⁰, imposta¹¹.

¹⁰ Il·legible.

LAS FARMACIAS DE RELIGIOSOS EN LA REFORMA SANITARIA DE LA ESPAÑA ILUSTRADA.

Antonio González Bueno. Fac. Farm. Universidad Complutense. Madrid.

1. Las corporaciones farmacéuticas: de las cofradías religiosas a los colegios profesionales.

El asociacionismo profesional, coincidente en sus inicios con la burguesía mercantil y urbana, es un fenómeno general al que no permanecieron ajenos los preparadores de medicamentos¹². G. Folch y J. Puerto¹³ señalan, al ocuparse de las corporaciones farmacéuticas, como éstas siguen las normas comunes al movimiento gremial, advirtiéndose un progresivo proceso secularizador, acentuado a partir del siglo XVI¹⁴, marcado por la postergación de los intereses religiosos a favor de los puramente profesionales. La transformación de cofradías o gremios en Colegios, a lo largo del siglo XVIII, consagra este carácter laico y acentúa la preocupación de estos colectivos por la defensa de los privilegios anejos a su ejercicio profesional. De los quince Colegios farmacéuticos conformados en nuestro país a lo largo del siglo XVIII, tan sólo tres, los de Barcelona, Valencia y Mallorca, proceden de antiguos gremios con fines profesionales; los restantes tienen sus raíces en corporaciones de cariz religioso¹⁵.

Los conflictos surgidos entre estas corporaciones y las farmacias religiosas tuvieron sus inicios, en lo que al caso español se refiere¹⁶, en los pleitos mantenidos por los boticarios barceloneses contra farmacias conventuales hacia mediados del siglo XVII; durante los años centrales del siglo XVIII el conflicto se generalizará a todo el territorio Peninsular debido a la actitud centralista de una institución ilustrada: el Colegio de Boticarios de Madrid. Una decisión Real, dictada en 1761, limitará las libertades de las Comunidades religiosas para abrir boticas; en la solicitud de esta resolución, presentada dieciséis años antes por los farmacéuticos madrileños, se argumentan razones morales y macroeconómicas, cuyo análisis nos descubre como un colectivo profesional utiliza la actitud crítica de la ilustración ante la Iglesia para intentar lograr objetivos gremiales.

2. Litigios entre los boticarios barceloneses y las Comunidades religiosas: Las Decisiones... Rotales de 1747.

La polémica entre los boticarios barceloneses y los conventos o Comunidades religiosas con dispensa pública de medicamentos remonta sus orígenes a 1635¹⁷. G. Folch y J.L. Gómez Caamaño estudiaron, con detenimiento, las distintas etapas por las que atravesó este litigio hasta 1747, año de la última sentencia en que la Sacra Rota Romana se ratificaba en sus pronunciamientos anteriores¹⁸ favorables a los intereses del Colegio de Barcelona.

Los estudiosos del proceso manifiestan su extrañeza ante la peculiar actitud de los boticarios barceloneses en lo tocante a la elección del tribunal, máxime cuando el contencioso pudiera haberse resuelto sin la participación de los jueces romanos, con lo que se hubieran evitado las controversias sobre cuestiones canónicas que envolvieron la causa. La razón pudiera encontrarse en el mayor influjo que la sentencia Rotal habría de ejercer sobre los religiosos y en un posible intento de lograr una resolución que, por su carácter moral, afectara a todas las Comunidades religiosas. La repercusión de este dictamen eclesiástico de 1747 nos induce a comentar brevemente los motivos conducentes a la incoación del proceso y los términos de la decisión Rotal.

Tras la Guerra de Sucesión (1700-1715) el número de conventos y Comunidades religiosas con dispensa pública de medicamentos sufrió un incremento considerable. En la Ciudad Condal, junto al ya viejo caso del Convento dominico de Santa Catalina Mártir, conocemos seis más pertenecientes a distintas Congregaciones⁹. La antigua polémica de los boticarios barceloneses resurgió con nuevas fuerzas, exigiendo la supresión de estas oficinas, primero ante un tribunal civil¹⁰ y luego ante la Sacra Rota¹¹.

Nuestro interés se centra en las decisiones emanadas por el tribunal eclesiástico; los cargos sobre los que se solicita su pronunciamiento son, como corresponde a su jurisdicción, de índole moral. Su veredicto no atañe a la capacidad profesional del preparador del medicamento sino a la alteración que el despacho público pudiera causar en la vida de la Comunidad religiosa y, por ende, en los miembros de ésta.

La causa que nos ocupa fue presentada por el cardenal Calcagnini ante la Sacra Rota, el 21 de enero de 1746¹²; en su sentencia, tras la mención de las anteriores decisiones Rotales, se señala como conclusión:

"His profitis, Iuris crat, ut Religiosi dd. Conventuum adigerantur ad amovendas Aromatarias, easque transferendas ad loca secretiora, & remotiora, unde patere nequeat occasio exercendi vetitam negotiationem medelarum".

El traslado de la botica a la más rigurosa clausura, sin posibilidad de venta pública, ni siquiera a través de ventana¹³.

La Sacra Rota impide la dispensación de medicamentos por estrictas razones de índole moral:

"Non modo autem proper dd. Aromatariorum situm & structuram unitim invitantes tam Viros, quam Mulieres ad emptionem medelarum Dñi morisunt."

vela por el cuidado espiritual de la Comunidad, pero no impide la elaboración de medicamentos; de hecho la sentencia permite su preparación para uso interno de la Comunidad o para el socorro de pobres:

*"amplias haud alia eis concederetur venia quam concinnandi Pharmaca pro usu Religiosorum, Benefactorum, & Pauperum, eaque vendendi, quae supererunt ex bona fide paratis"*¹⁴.

A esta sentencia siguió el levantamiento de Cartas ejecutorias, fechadas en Roma el 22 de mayo de 1747¹⁵ y firmadas por el notario-administrador Marco Antonio Lotti; previamente, el 18 de mayo, habían sido refrendadas, en Barcelona, por Raimundo de Cortada, elegido delegado apostólico para este asunto¹⁶.

El caso fue seguido con atención, como veremos, por el Colegio de Boticarios de Madrid, quien supo ver en él la posibilidad de convertir su resolución en un instrumento eficaz para potenciar su actuación como colectivo gremial al servicio, no sólo de los

profesionales madrileños, sino de todos los españoles; con ello se nos manifiesta como ejemplo prototípico de los nuevos consorcios gremiales nacidos en la España ilustrada.

3. El *Memorial...* sobre boticas religiosas elevado a Felipe V por el Colegio de Boticarios de Madrid (1745).

Las disposiciones legales propiciadas tras la llegada al trono español por la dinastía borbónica están fuertemente marcadas por el centralismo que caracterizó la reforma ilustrada; las asociaciones gremiales adscritas a la reglamentación aragonesa perderán progresivamente protagonismo a favor de las nacientes agrupaciones formadas en la Corte, hasta entonces dificultadas en su gestación por la anterior organización política.

El Colegio de Boticarios de Madrid, fundado en 1737 tras la fusión de dos cofradías⁽¹⁶⁾, asumirá, desde su creación, un destacado papel en la defensa de los intereses profesionales de sus colegiados. Ideado como institución científica⁽¹⁷⁾, se convertirá en portavoz de las solicitudes gremiales de la profesión farmacéutica. En el primer *Libro de Juntas Generales del C.B.M. (1727-1767)*⁽¹⁸⁾ se plantea ya la preocupación de los colegiados por la venta de medicamentos en los locales de conventos y Comunidades religiosas. Uno de los primeros acuerdos tomados por la Corporación, referente a este tema, se produce en la Junta particular del 28 de abril de 1745, tiene su fundamento en la noticia de la solicitud de apertura formulada ante el Protomedicato por la botica del Convento de Santo Tomás; ante la queja de sus colegiados, la reacción de los miembros de la Junta es unánime:

"Demanda ante Juez competente, pidiendo que ninguna Comunidad Religiosa pudiese tener botica pública, ni vender Medicina en público ni secreto según lo redactado en las Bulas Pontificias"⁽¹⁹⁾.

La actitud del Colegio madrileño, como vemos, es similar a la mantenida por el Colegio barcelonés, pero la Corporación madrileña va más allá:

"... pidiendo que no sólo se cierren las Boticas de las Comunidades, Congregaciones y Lugares Píos de Madrid sino también de toda España, y demás dominios de S.M."

ésto es, asume una función centralizadora, muy acorde con la organización estatal del momento y vaticinadora de lo que habría de ser su actuación en otros asuntos defendidos por la corporación⁽²⁰⁾.

El pleito contra el Convento de Santo Tomás pone de manifiesto un enfrentamiento entre el Protomedicato castellano, favorable a la apertura de la botica si ésta cumplía las condiciones requeridas, y la posición de cierre a ultranza mantenida por el Colegio de Madrid, dispuesto a conseguir sus objetivos a cualquier precio⁽²¹⁾. Para el caso que nos ocupa, el Colegio de Madrid delegó todas sus facultades en dos de sus más activos miembros: Juan Bote y José Hortega, a quienes dotó de todas las capacidades, legales y económicas, necesarias; su actuación fue rápida, en la siguiente Junta particular, celebrada a fines de agosto, presentaron un primer memorial donde solicitaban el pretendido cierre de todas las boticas regentadas por Comunidades religiosas⁽²²⁾.

El Colegio de Boticarios de Madrid se ocupó de divulgar el escrito entre todos los profesionales del Reino, con lo cual cumplía una doble misión: servir como concienciador de los profesionales aún indecisos, a través de la compilación de textos legales y morales favorables a sus pretensiones y, por otra parte, promover la correspondencia entre los boticarios del Reino y la Corporación madrileña, convirtiéndose ésta en aglutinadora de las demandas emitidas en todo el territorio nacional.

Los argumentos esgrimidos por el Colegio madrileño en su extenso memorial (55 pp.) tiene como base una razón de índole moral; el estado de perfección al que deben aspirar los consagrados al culto divino les obliga a alejarse del trato mundial. Para sostener su teoría, los boticarios madrileños presentan una seleccionada y amplia erudición de textos conciliares, junto a otros salidos de la pluma de los Santos Padres, tendentes a demostrar la imposibilidad moral de los religiosos para dedicarse a labores venales. Sirviéndose de la diferenciación establecida por San Jerónimo entre el estado laical y el eclesiástico²³, y estableciendo la separación de ambos, en funciones y deberes (el punto primordial de su discusión), solicitan ante el Rey, en su calidad de "Protector de la Iglesia y de sus Sagradas disposiciones", vele por la buena marcha del Estado haciendo cumplir las recomendaciones de la Sacra Rota referente a la inconveniencia de que los religiosos ejercieran oficio público.

Sólo en raras ocasiones el extenso memorial hace alusión a la razón motivadora del escrito, la dura competencia económica ejercida por las boticas conventuales, constante en las actas de las reuniones mantenidas por el Colegio madrileño; y aún cuando ésta aparece, lo hace soterradamente, con una disculpa final en donde se vuelve a insistir en la separación de funciones entre clérigos y seglares.

Sobre toda la disertación velan los escritos vertidos por la Sacra Rota en su condena a las boticas barcelonesas, las *Decisiones...* del tribunal eclesiástico son libremente interpretadas y utilizadas como manifestación de apoyo a las pretensiones del monopolio profesional.

A nadie escapa que las consideraciones morales resultan insuficientes para justificar la petición de los boticarios, quizás por ello los colegiales madrileños cuidan de añadir un decisivo planteamiento macroeconómico, también reiteradamente expuesto:

"De cuyas consideraciones se infiere igualmente el perjuicio grave de la Real Hacienda; pues minorados los Professores Seculares, y disminuidos sus Patrimonios, se desfalan , y pierden las Rentas, y Derechos de V. Mag. faltan familias para su Real Servicio y contribuyentes para la subsistencia de la Monarquía (...) y entran los caudales y riquezas en las manos muertas de los Eclesiasticos, y Comunidades Religiosas, donde se estancan, y pierden el debido círculo que debieran dar entre los Vassallos de V. Mag. por ser la sangre que vivifica, y conserva el Cuerpo mystico de la Republica, y mantiene el Comercio, en que consiste su principal subsistencia, de que se sigue grave, y notorio detimento; (...) en perjuicio público y del Real Erario."²⁴

Un razonamiento muy próximo al de los reformadores ilustrados, que recuerda, en mucho, la opinión de P. Rodríguez Campomanes transmitida por J. Casanova:

"... odiaba [a los jesuitas] como a todas las órdenes religiosas, raza parásita y dañosa, y que, si (...) dependiera de él, les haría desaparecer a todas de la Península y del mundo entero."²⁵

A partir de este escrito, y como consecuencia de la continua preocupación de la cúpula de los colegiados madrileños por el problema de las boticas religiosas, se estrechan los lazos de comunicación entre el Colegio de Barcelona y el de Madrid. Un total de doce cartas, dirigidas a J. Hortega por Raimundo Ribas, desde Barcelona, todas durante los años 1746 y 1747,²⁶ mantienen puntualmente informado al Colegio madrileño de los devenires del que hemos denominado último pleito entre los boticarios barceloneses y el Convento de Santa Catalina; información puntual y detallada, hasta el extremo que los colegiales madrileños llegaron a conocer las decisiones Rotales antes, incluso, que los colegiales barceloneses pleiteantes²⁷. La razón parece clara; la decisión Rotal influiría sobre el

veredicto Real ante el *Memorial...* enviado por el Colegio de Boticarios de Madrid; así lo reconoce el comunicante barcelonés al calificar como "lo más eficaz para todos"⁽²⁹⁾ la publicación de una decisión Real donde se decretase el cierre de las boticas conventuales.

Estas cartas confirman el papel centralizador tomado por el Colegio madrileño, es a él a quienes los barceloneses envían los ejemplares de las Cartas ejecutorias redactadas por la Sacra Rota para que sean distribuidas al resto de los Colegios de Boticarios del Reino y a quien se considera informado sobre el alcance de estas resoluciones y su posible aplicación a todo el territorio nacional⁽³⁰⁾.

4. El Real Decreto de 1761 sobre boticas religiosas y algunas consideraciones finales.

En la resolución del memorial enviado por el Colegio madrileño, en 1746, cifran los boticarios españoles la esperanza de ver incrementados sus haberes profesionales, no debe olvidarse que las farmacias conventuales obtenían fuertes sumas por la venta de sus productos, con lo que suponían un grave quebranto económico para los seglares establecidos. Las farmacias de jesuitas, entre ellas la muy afamada del Colegio Imperial de Madrid⁽³¹⁾, constituye un caso bien conocido y generalizable para las grandes Comunidades que practicaban dispensa de medicamentos. Siete en la capital del Reino, además de las pleiteantes del convento de Santo Tomás y de los Carmelitas calzados, según se desprende de la documentación que manejamos⁽³²⁾.

Para impedir estas aperturas, y cualesquiera otra que pudiera producirse, el Colegio de Madrid decide solicitar de otros colectivos farmacéuticos del Reino informes con los que apoyar la solicitud requerida en el memorial elevado ante el Monarca. En la Junta general de 31-VIII-1745 se acuerda:

"... se escriba en Nombre del Colegio á los Colegios de Pharmaceuticos de Sevilla, Granada, Zaragoza, Barcelona, Valencia y Pamplona, y asimismo á los principales Boticarios (...) y á los Visitadores de Boticas (...) pidiendo su aprobación y consentimiento..."

Los informes y poderes a favor del Colegio madrileño no se harán esperar, visitadores de boticas y agrupaciones profesionales formadas en los obispados de todo el Reino de Castilla contestan, dentro este mismo año, a la solicitud de la institución de la Corte⁽³³⁾; mas no sólo el territorio afecto al Protomedicato castellano, también los territorios con jurisdicción independiente como Valencia, Aragón o Navarra enviarán sus informes al Colegio de Madrid⁽³⁴⁾. Tan extensa correspondencia se mantendrá atenta al tema entre 1745 y 1747; en el verano de este año, J. Suñol, a la sazón Presidente del Protomedicato, escribía a J. Hortega:

"... Puede Vm. asegurar a ese Rl. Colegio, que en quanto estubiere de mi parte protegeré su justa pretensión, y ya sabe Vm. que siempre he sido opuesto a las Boticas de los Conventos, lo malo es que tienen muchos Protectores..."⁽³⁵⁾.

Tras el escrito de J. Suñol los boticarios madrileños interrumpen la ronda de consultas establecidas con el resto de los colectivos farmacéuticos. Las Comunidades religiosas habían emprendido su defensa frente al memorial elevado al Rey por el Colegio madrileño, también sin reparar en gastos, como se desprende de la elevada minuta presentada por "el P. Rodrigo Granada de la Compañía de Jesús, procurador en la Casa Noviciado de Madrid, Comisario señalado para seguir el pleito (...) contra el Colegio de Boticarios, que intenta se ciernen las boticas de las Comunidades y no abran en adelante"⁽³⁶⁾.

La decisión Real se haría esperar hasta el 28-II-1761, ésta ya emanada de los consejeros de Carlos III:

"Que subsistan todas las Boticas, que tienen abiertas para el Público las Boticas Religiosas y Lugares Píos; con tal que la encabecen en personas seglares, idoneas y aprobadas, y se sujeten a la Visita, como las de los seculares, prohibiendo su Magestad, que por ninguna Comunidad se pueda abrir otras de nuevo sin expressa licencia suya."⁽³⁹⁾

Aunque dictada en la fecha *ut supra*, los directivos del Colegio de Madrid tuvieron noticia de la decisión regia algo antes; el 11 de febrero de 1761 se reúne Junta particular "para comunicar a todos los Sres. del Colegio lo resuelto por los señores del Consejo de S.M. (...) en el Pleito con los boticarios regulares...", y en Junta general del día siguiente se acuerda:

"... que el Señor Director subvenga a cumplir con los Caudales necesarios para su conclusión y que gratifique y pague según parecer de los Peritos que para ello le da el Colegio su entero y cumplido poder..."⁽⁴⁰⁾

Pero no con ello acaba el conflicto entre los boticarios de Madrid, siempre en representación de "todos los [boticarios] del Reino", y las Comunidades religiosas; la decisión regia dará lugar a un nuevo memorial, fechado en 1762, donde, en virtud de lo acordado el año anterior, se solicitará:

"... que se abra puerta libre, á la Calle por donde, sin intervención de las Casas y Clausuras de los Conventos se pueda entrar á hacer las visitas y demás actos de secularidad concernientes al cumplimiento de los Estatutos de dho. Colegio, señalando un breve término, dentro del qual assi se cumpla y execute, y no lo haciendo se cierren de hecho, dichas Boticas..."⁽⁴¹⁾

Esto es, que si desean mantener boticas conventuales, éstas estén sólo adosadas a ellos, independientes a la Comunidad a la que pertenecen. Se explican así las partidas por obras incluidas en algunos de los Libros de Cuentas pertenecientes a estas Comunidades, el monasterio cisterciense de San Clodio por ejemplo⁽⁴²⁾.

Un punto de precisión necesaria, a tenor de lo escrito al respecto, la decisión regia es contraria a la demandada por los boticarios, como explícitamente se reconoce en este segundo memorial, el fechado en 1762:

"... que subsistan las dhas. Boticas, bajo las referidas prevenciones (...) no (se) evitan los daños y perjuicios, que se siguen á la Salud, y Causas pcpa. que fue objeto y fin á que miró la pretensión è instancia."

Las grandes boticas conventuales carentes de personal aprobado por el Protomedicato se apresuraron a tenerlo para adecuarse a la nueva norma legal y seguir así ejerciendo la venta de medicamentos; es el caso, entre otras, de la del Monasterio de San Benito de Valladolid, quien el 3 de febrero de 1762 obtiene licencia del Consejo Real para que su botica fuese regentada por Jerónimo Pérez de Miranda "examinado y aprobado por el Real Protomedicato", una botica ésta, establecida en 1744, "la cual tenía capacidad y elementos suficientes para atender por si sola la mitad del servicio farmacéutico de la Villa"⁽⁴³⁾.

Lo que se negaba en el Real Decreto de 1761 se conseguiría, en parte, pocos años después, en 1767 tras la expulsión de la Compañía de Jesús, quizás el más fuerte de los competidores. Y, sobre todo, con el cambio de la mentalidad social que tuvo lugar en la España ilustrada, también en lo que respecta al sentir popular ante lo religioso.⁽⁴⁴⁾

Notas bibliográficas.

- 1.- A. Romeu de Armas. *Historia de la Previsión Social en España. Gremios, Hermandades y Monopólios*. (Madrid, 1944).
- 2.- G. Folch Jou y J. Puerto Sarmiento. "Origen y evolución de las corporaciones farmacéuticas españolas." *Atti e Memoria della Accademia Italiana di Storia della Farmacia*, 2: 1-9 (Belluno, 1983).
- 3.- De cofradías formadas, en todo o primordialmente, por boticarios tenemos datos desde mediados del siglo XIV; recordemos entre otras, las de San Miguel y San Amador en Zaragoza (1391) o los diez mil santos mártires de Girona (1366); algo más tardías son la de San Lucas, San Cosme y San Damián (1480) de Huesca y sus homónimas de Calatayud o Teruel. Todas ellas evolucionaron hacia la constitución de Colegios de farmacéuticos a lo largo del siglo XVIII (cf. G. Folch y F.J. Puerto. *Op. cit.* nota 2).
- 4.- A saber, los de Zaragoza, Madrid, Sevilla, Girona, Calatayud, Huesca, Tarragona, Teruel, Tudela, Pamplona, Reus y Vic (cf. G. Folch y F. Puerto. *Op. cit.* nota 2).
- 5.- Casos anteriores se conocen en Nápoles, donde pleitaron el Colegio de Boticarios y las Comunidades religiosas, en enero de 1602, ante la Sagrada Congregación de Obispos y Regulares; particular influencia sobre este pleito que tratamos debió ejercer lo decretado por la Sagrada Congregación de Visita Apostólica, prohibiendo la práctica de las artes veniales, en agosto de 1637 (cf. *Memorial del Colegio de Boticarios de Madrid al Rey*, fol. 2v-3. Archivo de la Real Academia de Farmacia de Madrid- Arch. R.A.F.-leg. 4-3).
- 6.- G. Folch Jou y J.L. Gómez Caamaño señalan el ocho de agosto de 1635 como inicio de la polémica; en dicha fecha el Consejo del Ciento, en nombre del Colegio de Boticarios de Barcelona, se dirige a Su Santidad, por mediación del Obispo de la Ciudad Condal, solicitando que prohibiera a los religiosos la preparación y venta de medicamentos (cf. G. Folch Jou y J.L. Gómez Caamaño). "Los pleitos del Colegio de Boticarios de Barcelona." *Boletín de la Sociedad Española de Historia de la Farmacia*, 8(30): 49-57; 8(31): 81-90; 8(32): 139-151; 9(33): 1-16; 9(34): 49-57. (Madrid, 1957-1958).
- 7.- Conocemos las sentencias anteriores dictadas por los PP. Rondino (1687, 1688), Manuel (1690), Caccia (1692) y Calcagnino (1736, 1738), todas ellas en los mismos términos que la última, hecha pública por el P. Millino (1746); estas sentencias, agrupadas bajo el título *Decisiones a Sacra Rota emanatae in gravi controversia inter Consules et Collegium Aromaticariorum civitatis Barchinonae et R.R.P. Priorem Convenientem S. Catharinae martyris Ordinis Praedicatorum eiusdem civitatis et Alios. Romae, 1738*, se conservan en Arch. R.A.F. leg. 4,10,1. La formulada por el P. Millino en Arch. R.A.F. leg. 4,10,3.
- 8.- Nos referimos a los Conventos de la Merced, el Carmen, la Trinidad, San Agustín, San Francisco de Paula y Buen Suceso, regidos respectivamente por Padres mercedarios, carmelitas, trinitarios, agustinos, mínimos y servitas (cf. las *Decisiones...* del P. Milliano remitidas al Colegio de Boticarios barcelones, copia de ellas en Arch. R.A.F. leg. 4,10,3).
- 9.- Recogidas por el notario Joseph Luis Fr. Fontana, el año 1741 (cf. G. Folch Jou y J.L. Gómez Caamaño. *Op. cit.* nota 6,9 (34:54)).
- 10.- Recordemos que este Tribunal ya había dictado sentencia ante peticiones similares presentadas por el Colegio de Boticarios de Barcelona (cf. nota 7).
- 11.- La causa fue presentada ante la Sacra Rota por el P. Calcagnini, pero su resolución fue hecha pública por el P. Millino, en documento publicado en Roma el mismo año. Copia de este escrito se conserva en Arch. R.A.F. leg. 4,10,3 (cf. la carta enviada por Raimundo de Cortada y Bru, fechada el 10 de mayo de 1747, a los conventos afectados -Arch. R.A.F. leg. 7,4,18).
- 12.- "Feneram Aromaticiae (...) tametsi iidem Patres claudi fecerunt, novam tamen, non procul inde aperuerunt, directam extra clausuram Conventus, quo acque, ac ad prioram fenestram promis datur accessus cuicunque volenti medelas coemere" puede leerse en la sentencia formulada por el P. Millino (Arch. R.A.F. leg. 4,10,3).
- 13.- "& sine Medicorum praescritio" añade la resolución, siguiendo las anteriores decisiones Rotales (Arch. R.A.F. leg. 4,10,3).
- 14.- En Arch. R.A.F. leg. 7,4,15 se conserva una traducción de estas Cartas realizada por Domingo de Marcoleta, secretario Real, están firmadas en Madrid, el 17 de junio de 1747.
- 15.- De él conocemos otra Carta ejecutorial, fechada en octubre de 1738, referente a este mismo pleito y elaborada en los mismos términos (Arch. R.A.F. leg. 4,10,2).
- 16.- Cf. T. Zuñiga y Sánchez Zerrudo. "Les Congréations de Pharmacien de Madrid du XVIII siècle, fondatrices du Collège Royal de Pharmacie et de la Faculté de Pharmacie." *Congrès de Pharmacie à l'occasion de Cinquanteenaire de cet Institut (=Cercle Scientifique des Anciens Elèves de l'Institut de Pharmacie A. Gilkinet de la Université de Liège)*: 246-253. Liege 1935.
- 17.- Cf. *Estatutos del Real Colegio de Profesores Boticarios de Madrid, aprobados y confirmados por su Magestad...* Madrid, 1737. Una reproducción facsimilar en *Boletín de la Sociedad Española de Historia de la Farmacia*, 23(89): 91-121. Granada, 1972.
- 18.- *Libro de Juntas Generales del C.B.M. (1737-1767)*. Madrid, 373 fol. (Arch. R.A.F. L-7).
- 19.- *Libro...* cit. nota 18 (Arch. R.A.F. L-7), fol. 49.
- 20.- Cf. M.C. Calleja. *La Reforma Sanitaria en la España Ilustrada*. Madrid, 1988.
- 21.- La visita de inspección para proceder a legalizar la botica de este Convento se realizó en 30-X-1745 pese a la oposición del Colegio de Madrid; el Protomedicato denegó el permiso de apertura aduciendo falta de géneros. Algo menos de un año después (1-X-1746) Pedro Ibáñez, boticario del Convento, formula ante el Prior una

- declaración en la que acusa a J. Bote, J. Hortega y J. Fernández de haberle inducido a declararse contrario a la apertura “prometiéndome ácoger, ámparar y regalar, para lo qual le prometieron veinte pesos de á quince cada uno”; ante esta declaración se reafirmó en presencia del juez Antonio Camuñas, un día después. En el manuscrito conservado en Arch. R.A.F. (leg. 7,1) consta, anotado al margen por los colegiados acusados “esto es verdad, pero es falso que le señalásemos cantidad determinada”.
- 22.- Este escrito podría corresponderse con el impreso conservado en Arch. R.A.F. (leg. 4,3); se trata del documento estudiado por J.A. Pérez Romero “El Colegio de Boticarios de Madrid y las boticas de religiosos.” *Boletín de la Sociedad Española de Historia de la Farmacia*, 25(99): 139-146. Madrid, 1974. El autor trabaja con un documento conservado en la Cátedra de Historia de la Farmacia y Legislación Farmacéutica de la Universidad de Granada (reg. 185); el resumen que realiza del escrito y su descripción coinciden con el estudiado por nosotros; J. Pérez Romero, basándose en las notas marginales del texto, fija su redacción entre 1743 y 1753.
- 23.- “S. Hieronym. apud Gratian. 12.q.I.can.7 ibi: Duo sunt genera Christianorum: est autem unum genus quod mancipatum Divino Officio, & deditum contemplationi, & orationi ab omni strepitu temporalium caesare convenient, ut sunt Clerici, & Deo devoti, videlicet conversi. S. Petr. Clun. ad D. Bernard. ep. apolog. ibi: An non videtur indecens, &c. Concil. Trident. sess. 22. de Reform.c.l.” de donde deducen los colegiales que “siendo el Religioso, y Eclesiástico, por su elevada perfección, dedicado solamente á la Oración, Oficio Divino, Ejercicios espirituales, y cultivo del Alma, debe estar enteramente apartado de todo eserpión, oficio y cuidado temporal.” (*Memorial... cit. nota 22, fol. 1v*).
- 24.- *Memorial... cit. nota 22, fol. 11v.*
- 25.- J. Casanova de Scingalt. *Memoires de* Paris, 1828-1838. La cita en vol. XI, pág. 36.
- 26.- La colección, que suponen un total de 35 fols., se conserva en Arch. R.A.F. leg. 7,4.
- 27.- “Esta noticia no ha participado ahun á mi Colegio (...) si a los señores de la Junta que se convocaron á esta su Casa...” añadiendo la carta las siguientes palabras puestas en boca del Pontífice ante la Prelatura: “Estos frayllos no procuran otro que engordarse ellos, y empobreser a los Pobres seculares de quienes sacan sus rentas.” Todo un símbolo en sí mismas (Carta de R. Ribas a J. Hortega, Barcelona, 11-II-1746. Arch. R.A.F. leg. 7,4,6).
- 28.- Carta de R. Ribas a J. Hortega. Barcelona, 10-VI-1747. Arch. R.A.F. leg. 7,4,14.
- 29.- “Estimare á Vm. me insinúe quanto se ofresca para Inteligencia en el Curso de la prevención (que) sigue a su Rl. Colegio en nombre propio y de los demás de nuestra España...” (Carta de R. Ribas a J. Hortega. Barcelona, 20-V-1747. Arch. R.A.F. leg. 7,4,12).
- 30.- De ella, tras la expulsión de los jesuitas, se han ocupado R. Basante y R. García Ada. “Notas históricas de la Botica del Colegio Imperial.” *Anales del Instituto de Estudios Madrileños*, 21: 341-410. Madrid, 1984. J.L. Valverde. “Presencia de la Compañía de Jesús en el desarrollo de la Farmacia.” *Cuadernos de Historia de la Farmacia*, 5: 5-136. Granada, 1978, recoge en págs. 91-92, “la numerosa y distinguida clientela” incluida en el libro de cuentas particulares de la botica en los momentos previos a la expulsión.
- 31.- El dato en la Junta general celebrada el 31-VIII-1745 (cf. *Libro de Junta Generales del C.B.M. (1737-1767)*). Arch. R.A.F. L-7, fols. 50-50v.
- 32.- Se conserva extensa documentación en el Arch. R.A.F. La numerosa correspondencia disponible ofrece una buena visión de la situación de las farmacias de religiosos en la España de los años centrales del siglo XVIII: Sevilla (legs. 6,19; 7,8), Cádiz (legs. 6,21; 7,16), Puerto de Santa María (leg. 6,26), Loja (leg. 6,9), Antequera (leg. 7,6), Córdoba (leg. 7,7), Badajoz (leg. 6,10), Yecla (leg. 6,25), Sigüenza (leg. 6,7), Guadalajara (legs. 7,11; 7,12), Toledo (legs. 6,5; 7,21), Ocaña (legs. 6,17; 7,17), Talavera (leg. 7,22), Ciudad Rodrigo (leg. 7,17), Segovia (legs. 6,6; 7,5), Soria (leg. 6,4; 7,15), Burgos (leg. 6,24), Meruelo (leg. 7,24), Salamanca (legs. 6,1; 7,18), Zamora (legs. 6,15; 7,14), Valladolid (legs. 6,22; 7,19), Palencia (legs. 6,8; 7,20), Villamayor (leg. 6,20), Astorga/Oviedo (leg. 6,12), Liébana (leg. 6,14), Santiago de Compostela (leg. 6,11) y Coruña (legs. 6,16; 7,23).
- 33.- Nájera (legs. 6,8; 7,13), Zaragoza (legs. 6,18; 7,10), Logroño (leg. 7,13), Valencia (legs. 6,13; 7,9) y Pamplona (leg. 6,22).
- 34.- Carta de J. Suñol a J. Hortega. Aranjuez, 12-VI-1747 Arch. R.A.F. leg. 7,25,1.
- 35.- Archivo Histórico Nacional, Sección Jesuitas, leg. 209,6, estudiado por J.L. Valverde. *Op. cit. nota 30.*
- 36.- *Novísima Recopilación de las Leyes de España. Mandada formar por el señor Don Carlos IV. Tomo VI, Libro VIII, pp. 107-108.* Madrid, 1805-1807. El Colegio solicitó un certificado de lo decretado el 6-II-1762, le fue otorgado dos días después por Antonio Yerza; en la Junta particular de 13-II-1762 (Arch. R.A.F. L-7, fol. 245) se aprueba “que se imprima la Certificación de lo resuelto por S.Mag. en 29 de enero de 1762 sobre que subsistan las Boticas de las Comunidades y Lugares Ptos, como está mandado por el Consejo”; copias del impreso conservadas en Arch. R.A.F. leg. 10,6.
- 37.- *Libro de Juntas Generales del C.B.M. (1737-1767)*. Arch. R.A.F. L-7; la Junta particular de 11-II-1761 en fol. 232, la general celebrada el 12-II-1761 en fol. 232v.
- 38.- El memorial conservado en Arch. R.A.F. leg. 10,7,1. No es el último de los elevados en tal sentido; el Colegio de Madrid no cejó en su empeño, y así en 1768 se emite un informe al Consejo de Castilla con objeto de que ningún religioso pudiera ser examinado por el Protomedicato. Arch. R.A.F. leg. 13,7.
- 39.- El Libro de Cuentas de Botica....del Monasterio de San Clodio se abre este año de 1766” que fue cuando se dio carácter público a la antigua botica del Monasterio”, en él se recoge, para este 1766, “la abertura de la puerta de

- arriba y otros perfectos hechos en la Oficina" (cf. H. de Sa Bravo. *Bólicas Monacales y Medicina Naturalista en Galicia*. Leon 1983).
- 40.- Cf. F. Zaragoza Pascual. "Bólicas benedictinas españolas." *Anales de Moral Social y Económica*, 52: 51-101. Madrid, 1982. Datos sobre la bórica de San Benito de Valladolid en págs. 57-62.
- 41.- Abundante literatura secundaria al respecto citada por A. Linage Conde. *El Monacato en España e Hispanoamérica*. Salamanca, 1977 (en especial págs. 551-564). También T. Egido. "Actitudes religiosas de los ilustrados." En: M.C. Iglesias (ed.). *Carlos III y la Ilustración*, vol. 1: 225-234. Madrid, 1988.

10.- LLIBRES

Puerto Sarmiento. J.- Casimiro Gómez Ortega (1741-1818). El científico cortesano. (Madrid, 1992) 369 pp.

El número 17 de la sèrie "Estudios sobre la Ciencia" editada pel Consejo Superior de Investigaciones Científicas, constitueix un interessant llibre en el qual Javier Puerto, catedràtic d'Història de la Farmàcia de la Facultat de Madrid, ens ofereix una perspectiva de la influència del paper jugat en circumstàncies determinades i complexes pel poder real en el camp de les ciències naturals i que se centra en la vida del personatge estudiat, en aquest cas Casimiro Gómez Ortega.

Des d'un altre punt de vista, el llibre de Javier Puerto ens il·lustra sobre les relacions de Casimiro Gómez Ortega amb alguns dels botànics catalans, com foren Salvadors, Palau, Minuart, etc.

Aquesta obra resulta, per tant, útil i de consulta obligada pel que fa a estudis de caràcter general sobre l'estat de la ciència i per tenir una visió aproximada dels factors polítics que a la cort espanyola influïren sobre les perspectives de la Il·lustració i, per altra part, concretament per valorar l'actitud d'un científic i les seves aportacions al camp de la ciència.

Cal destacar la distribució de la cronologia i la bibliografia de Casimiro Gómez Ortega, així com la simplificació que comporta que en l'índex general hi figurin tots els noms citats tant en el text com en les notes bibliogràfiques. De tòtes maneres aquest és un procediment que si bé no comporta cap dificultat per als investigadors i els experts, sembla que és una mica mes difícil per als únicament i simple aficionats a la botànica i a la ciència lligada a aquesta. Quant a les il·lustracions distribuïdes didàcticament i assenyada són un altre dels aspectes a tenir en compte.

Resumint, un bon llibre que pot facilitar la tasca tant dels qui es mouen en el camps de la investigació, de la història, de la ciència com de la botànica farmacèutica i de la història de la farmàcia.

"José Celestino Mutis (1732-1808) y la expedición botánica del Nuevo Reino de Granada" (Barcelona, 1992) 15 pp. Ills. b/n. col.

Amb aquest títol es presenta l'excel·lent catàleg de l'exposició celebrada en el Real Jardín Botánico, organitzada com a final del cicle sobre expedicions científiques iniciat el 1987 pel Consejo Superior de Investigaciones Científicas i la Comisión Nacional del Quinto Centenario. Hi ha 134 referències corresponents al llibre i documents relacionats amb el tema.

- LAS OBRAS CLASICAS DE LA FARMACIA DESDE EL PUNTO DE VISTA ACTUAL: TRATADO DE MATERIA MEDICA DEL DOCTOR GUILLERMO CULLEN.- Eusebio Carreras Ginjaume.- Barcelona (Traducido al francés por Mr. Bosquillon de la primera edición inglesa, publicada por el autor en Edimburgo en 1789 y del francés al Castellano por el Dr. Bartolomé Piñerat Siles. Impreso en la Imprenta de Don Benito Cano, Madrid, 1792. Dos tomos).

Francia, era a finales del XVIII, el punto de atracción de toda Europa.⁽¹⁾ No se sustrajo a ello la medicina española. Muchos médicos que después fueron famosos en España se formaron en el vecino país. No debe pues sorprender el que se prefiera traducir del francés antes que del idioma original.⁽²⁾ El afrancesamiento duró muchos años y todavía a finales del XIX Letamendi y Casas dirigen en España la revista Veritas redactada en este idioma.

Por otra parte, es a destacar la celeridad con que la obra llegó al médico español ya que, sólo habían transcurrido tres años desde la aparición de la versión original inglesa.

Empieza la obra, con la lista de suscriptores donde se encuentran médicos de todas las regiones del país incluida Cataluña. La obra interesó de entrada también a boticarios como Don Antonio Roger y Don Juan Ximénez que fueron suscriptores cuyo interés por estaba más que justificado dado que la obra, por su contenido, se hubiera podido titular Materia Farmacéutica con la misma propiedad.

Trátase en suma, de un texto de interés supranacional la fama de cuyo autor el escocés Guillermo Cullen (1712-1790) se extendió por toda Europa debido no sólo por las enseñanzas contenidas en una obra previa, First Lines of Physic (1776), texto de consulta de varias generaciones de médicos y estudiantes de medicina.⁽³⁾ sino también por su fama como profesor en Glasgow y Edimburgo donde fue el primer catedrático que impartió clases en inglés prescindiendo del latín.⁽⁴⁾ Cullen destacó por su gran capacidad de síntesis y fué en su país, pionero del desarrollo de la anatomía patológica⁽⁵⁾.

Antes de Cullen, se habían publicado infinidad de tratados de Materia Médica que, por lo general, acumulaban al lado de conocimientos científicos, gran cantidad de informaciones fútiles producto de la tradición y del charlatanismo⁽⁶⁾.

El gran mérito de Cullen como muy bien su traductor indica, reside en "Establecer que es y que se debe entender por Materia Médica, cuanto se debe saber acerca de los medicamentos en general; la utilidad y necesidad de las ciencias accesorias a la Materia Médica y que medio se debe tomar entre los que prefieren el lujo excesivo de los medicamentos o la economía mal entendida de ellos".

Empieza Cullen su obra con la historia de la Materia Médica. En 69 páginas expone de forma clara, concisa y pedagógica la evolución de la medicación utilizada por sus predecesores al tiempo que atribuye, con justeza, a cada uno de los padres de la Medicina los adelantos con que cada uno de ellos contribuyó al desarrollo del arte de curar. La medicina, dice Cullen, "existe desde que los hombres formaron Sociedad; pues hasta ahora no se ha descubierto ninguna comarca cuyos pueblos, por groseros e ignorantes que fuesen en otros respectos, no tuviesen una Medicina y no conociesen muchos remedios".

A medida que transcurrió el tiempo estos remedios primitivos viéreronse acompañados de muchos otros, productos unos de la observación experimental y otros emanados de falsas teorías (manantiales impuros los llama Cullen).⁽⁷⁾ Dado que los escritos de Materia Médica son compilaciones, sigue el autor, "están forzosamente llenos de errores y de objetos frívolos".

Pero no todo es crítica en la historia de la Materia Médica de Cullen.

Cuando analiza los cambios trascendentales que en medicina se produjeron en época muy cercana a la suya, hace gala de un gran pragmatismo. Refiriéndose a los paracelsianos,

afirma por una parte que "los médicos químicos de muy poca erudición y entendimiento limitado, propusieron teóricas, en las que se encuentra mucha gerigonza y ningún sentido" pero a continuación confiesa que "la eficacia de sus remedios¹⁰ los sostuvo y de día en día aumentó su crédito en el público".

Sin embargo, sorprende a la luz de nuestros días, que a finales del XVIII todavía Cullen se crea en la necesidad de refrendar verdades tan evidentes como "que hay muy pocos o ningunos medicamentos que obren del mismo modo en el cuerpo humano vivo, y que produzcan en él los mismos efectos que en la materia inanimada". De hecho, las ideas básicas que para entender la acción de los medicamentos en el cuerpo humano propugna Cullen, entran de lleno en el vitalismo aunque se trate de un vitalismo modificado¹¹ ya que no postula que la base de la salud sea el "alma" que mantiene el ritmo vital del organismo sino que propone un "principio nervioso"¹² que equilibra el tono del organismo. Para él, la acción farmacológica se transmite sólo a través de los nervios hacia los órganos donde estos se originan, cerebro o médula, o también y por la misma vía, hacia ciertos músculos o a las fibras motrices. Dependerá entonces de la "sensibilidad" o de la "irritabilidad" de cada zona el que los medicamentos obren de uno u otro modo y también de la "simpatía" con que sus efectos se transmitan a otras partes del cuerpo. Una conclusión importante a partir de esta teoría, también llamada del "strictum et laxum" es que, diferenciándose el cuerpo humano en distintos aspectos según cada hombre y aún en la misma persona en tiempos diferentes, la acción de los medicamentos se debe apropiar a cada paciente y a sus circunstancias, conclusión ésta que está muy de acuerdo con los ideales actuales de la medicina.

La mayor dificultad que presenta el método de Cullen es que personaliza la acción medicamentosa a través del conocimiento de los temperamentos que diferencia según el estado de los sólidos y fluidos y también según su distribución y proporción relativa. Además de estos cuatro conceptos, introduce en el análisis el estado de la potencia nerviosa o sea que considera cinco variables lo que hace que sus doctrinas en cuanto a este aspecto sean realmente complicadas.

Después de estas consideraciones, el libro pasa a definir la terminología utilizada en los textos de Materia Médica y donde Cullen exacerba su sentido crítico al descalificar un número importante de conceptos por lo vacuos y faltos de sentido: anamnética,¹³ artrítica,¹⁴ basilica,¹⁵ catagmática,¹⁶ lactífuga.¹⁷

Establece finalmente y antes de pasar a la descripción detallada de los diversos fármacos,¹⁸ - Catálogo lo denomina el autor - una clasificación sumamente simple ya que divide el contenido en Nutrimentos y Medicamentos subdividiendo estos últimos entre aquellos que obran sobre los sólidos o los fluidos.

Por todo lo anterior, cabe concluir que en Cullen al igual que en todos los farmacólogos importantes anteriores a la introducción del método experimental, se registra un espíritu altamente crítico promovido por las contradicciones y falta de criterios científicos que conviven en la medicina hasta tiempos relativamente próximos a nosotros. Sin embargo, su intención de establecer unas bases científicas para explicar la acción de los medicamentos se ve frustrada por la falta de saberes, propios de la época en que vivió, cuando el conocimiento de la fisiología humana era limitado y la bioquímica ni siquiera intuída.

Notas bibliográficas

1.- "Ce sont les Européens eux-mêmes, de tous les pays, qui se sentent, qui se proclament Français. Ils parlent, ils pensent, ils construisent français. Ver: Jean Duché: Histoire du monde, III L'âge de la raison:486. Ed. Flammarion, París, 1963.

- 2.- Sin embargo, también se encuentran ejemplos de libros que siendo escritos originalmente en inglés se traducen al español a partir de una traducción latina. Por ejemplo, la Introducción Metódica del doctor David Macbride a la teórica y práctica de la Medicina. Alcalá 1799.
- 3.- Albert S. Lyons y R. Josep Petruscelli: Historia de la Medicina: 467. Ed. Doyma, Barcelona, 1984.
- 4.- FF. Cartwright A social History of Medicine: 19, 4^a reimpresión. Londres y New York 1986. Ed. Longman Inc.
- 5.- Rogelio Herremans. Historia de la Medicina: 125. Ed. Trillas, México, 1987.
- 6.- Tal como muchos autores habían ya señalado. Ver por ejemplo, E. Carreras: Las obras clásicas de la Farmacia desde el punto de vista actual: LEMERY: PHARMACOPEE UNIVERSELLE. BSAHCFC (1):15, 199.
- 7.- Durante el siglo XVII e incluso el XVIII la Materia Médica tuvo pocas innovaciones al tiempo que, por hábito, se mantenían formulaciones obsoletas que no resistían el más mínimo análisis y que posiblemente ya no se prescribían. El racionalismo ilustrado, se confrontó de forma ambivalente con la farmacología, produciéndose así un enconado esfuerzo por dar coherencia intelectual a la búsqueda y empleo del fármaco y también un violento rechazo a la herencia farmacológica. Ver: Diego García Guillén, Agustín Albarracín, Elvira Arquiola, Sergio Erill, Luis Montiel, José Luis Peset y Pedro Lain Entralgo, Historia del Medicamento: 171. IV edición 1987 Ed. Doyma, Barcelona.
- 8.- Teoría que concuerda con la oficial inglesa ya que los remedios químicos de Paracelso, enriquecidos por los descubrimientos de los primeros paracelsistas, se incorporaron al acervo universal con la publicación, llevada a cabo por el Royal College of physicians de Londres, de la Pharmacopoeia Londinensis (1618). Ver Op. Cit. Locus 3:164
- 9.- Ver David L. Cowen y William H. Helfand: Historia de la Farmacia, tomo I: 97. Ed. Doyma, Barcelona sin fecha.
- 10.- Su teoría de la "energía nerviosa" como factor condicionante de la salud fue posteriormente simplificada por uno de sus discípulos, el drogadicto y alcoholíco John Brown (1735-1788), quien consideró la excitabilidad como base de la salud física y, en consecuencia, recomendaba el empleo de estimulantes o sedantes para restablecer la armonía en el balance de los estímulos. Ver Lyons y Petruscelli. Op.Cit.Locus 3:467.
- 11.- medicamentos que se suponía aumentaban la memoria.
- 12.- medicamentos adecuados para curar las enfermedades de las articulaciones
- 13.- término que los charlatanes utilizaban para los medicamentos a los que suponían un poder noble o real.
- 14.- Medicamentos capaces de favorecer la reunión de los huesos fracturados.
- 15.- Medicamentos que se suponía tenían la virtud de expeler la leche acumulada en los pechos de las mujeres...
- 16.- Sus comentarios tuvieron gran influencia. Se ha escrito por ejemplo, que Hahnemann fundador del método homeopático, después de leer en la Materia Médica de Cullen lo que allí se comentaba sobre la quina, quiso experimentar personalmente sus efectos y llegó a la conclusión que cualquier sustancia capaz de producir la fiebre artificialmente podía utilizarse para combatirla. Ver: Guillermo Folch, José M^a Suñé y José M^a Valverde. Historia General de la Farmacia: 573. Ed. Sol, Madrid, 1986.